

PRIX : 50 cent. — Par la Poste, 60 cent.

LÉGENDES POPULAIRES



PARIS

LIBRAIRIE DE P. MARTINON

14, RUE DE GRENELLE-SAINTE-HONORÉ, 14

GABRIEL DE GONET, Éditeur

36

Bibliothèque Maison de l'Orient



154188

# LÉGENDES POPULAIRES



## I

C'était au temps de Philippe VI de Valois, pendant un des courts instants de paix dont la France jouit sous ce règne désastreux. Voilà pour l'histoire proprement dite. Le reste est chronique, légende, — sans pourtant cesser d'être histoire; car, nous n'hésitons pas à le dire, nos historiens en général ont beaucoup trop négligé

la chronique, où tant de vérités intéressantes se trouvent parfois enfouies sous des fables absurdes.

Naturellement plus humbles, nous autres légendaires, nous essayons de tirer le diamant de sa gangue, et nous cherchons la vérité, sans oublier que l'erreur est trop souvent le partage de l'homme.

Cela dit, nous entrons résolument dans la chronique, pour y suivre pas à pas les faits et gestes de

Jean de Paris, sans trop nous préoccuper de l'opinion de certains puritains dont le plus léger nuage blesse la vue trop perçante.

C'était donc, comme nous venons de le dire, sous le règne de Philippe VI, lequel monarque avait alors un fils âgé de trois ans, nommé Jean. Un jour, le roi étant en son palais, entouré de sa noblesse, un héraut vint lui annoncer l'arrivée du roi d'Espagne qui, suivi seulement de quelques gentilshommes, et paraissant fort affligé, le suppliait de vouloir bien l'entendre sans délai. Philippe ordonna qu'il fût introduit sur-le-champ dans son cabinet, et presque aussitôt apparut le monarque espagnol. Le roi de France, ayant remarqué sur le visage de ce prince les traces d'un profond chagrin, s'empessa de lui tendre la main en lui disant :

— Beau frère, modérez, de grâce, votre douleur, et veuillez nous en dire la cause, afin que nous la fassions cesser autant qu'il est en notre pouvoir.

— Sachez donc, sire, répondit le roi d'Espagne, qu'ayant voulu établir un nouveau tribut, afin de pousser la guerre contre le roi de Grenade, infidèle à notre loi, mes vassaux rebelles en ont pris occasion de se joindre audit roi, mon ennemi; puis ils sont parvenus à soulever le peuple, se proposant de me faire mourir. Ce n'est qu'à grand'peine que je suis parvenu à leur échapper, et il m'a été impossible de secourir la reine ma femme, et ma jeune fille, âgée seulement de quelques mois, qu'ils tiennent assiégées en la ville de Ségovie, et qu'ils ont résolu de mettre à mort, afin de s'emparer de tous mes États.

En parlant ainsi, l'infortuné monarque ne pouvait retenir ses larmes; mais le roi de France s'empessa de le consoler.

— Je vais, dit-il, écrire à vos barons pour les sommer de rentrer dans le devoir, et leur faire savoir que, faute par eux d'obéir à ladite injonction, j'irai en personne les mettre à la raison, et châtier aussi ce roi de Grenade, auquel, par félonie, ils se sont alliés. N'ayez donc plus grand souci de cette rébellion, afin que nous ayons le plaisir de vous voir prendre part aux fêtes par lesquelles nous voulons célébrer votre venue près de nous.

Ces paroles rassurèrent beaucoup le roi d'Espagne, qui remercia chaleureusement le monarque français, et qui prit part de très-bonne grâce aux

joûtes, galas et divertissements de toutes sortes qui eurent lieu en son honneur.

Ces fêtes, toutefois, ne firent pas oublier à Philippe VI la promesse qu'il avait faite à son hôte, et il fit adresser sans retard aux barons espagnols une lettre ainsi conçue :

« Très-chers et amis, nous avons reçu la complainte de notre bien-aimé frère le roi d'Espagne, touchant les méfaits dont vous vous êtes rendus coupables envers lui, l'ayant à tort et méchamment chassé de son royaume, en même temps que vous tenez assiégée la reine notre sœur, et donnez toutes sortes de mauvais exemples. Sachez que nous avons mis sous notre protection ledit sire, roi d'Espagne, sa famille, ses biens et ses États, et qu'en conséquence nous ne souffrirons pas qu'il leur soit fait violence. Nous vous sommons donc de lever sans délai le siège de devant Ségovie, où est enfermée la reine, votre honorée dame, et vous recommandons de lui faire obéissance comme ci-devant avez fait.

» Voulant en même temps entendre vos griefs, si vous en avez de réels, nous vous permettons d'envoyer vers nous quarante d'entre vous avec telle compagnie qu'il vous semblera bon, à l'effet de dire les causes qui vous ont fait agir; pour faire raison comme il appartiendra, vous notifiant que, si vous y faites faute, nous irons en personne, et ferons telle punition qu'il en sera gardé mémoire. »

Cette lettre fut remise à un héraut d'armes qui partit aussitôt, et fit grande diligence; mais, à cause de l'état de trouble où se trouvait le royaume d'Espagne, il s'écoula un assez long temps sans qu'il pût arriver jusqu'aux conjurés. Il y parvint enfin, non sans courir danger de mort à plusieurs reprises, ce qui l'obligea à revenir en France sans délai, dès qu'il eut obtenu une réponse verbale, la seule qu'on voulût lui faire.

— Sire, dit-il au roi de France, il vous plaise savoir que je viens de Ségovie, où j'ai présenté vos lettres aux barons et capitaines qui tiennent la ville assiégée, lesquelles lettres ils ont fait lire par un de leurs gens; après quoi, ne voulant répondre que de bouche, ils me dirent qu'ils s'étonnaient que vous prissiez à cœur une chose qui ne vous regarde pas; qu'ils vous priaient de ne vous point

mettre en peine touchant leurs faits et gestes, et de tenir pour certain que vos lettres et menaces ne sauraient les empêcher de mettre à fin leurs entreprises.

Philippe VI se montra fort peu satisfait de cette réponse; mais les barons, en présence desquels elle fut faite, s'en réjouirent fort; car depuis longtemps ils n'avaient guerroyé, et ils avaient grand désir de montrer leur vaillance et d'agrandir leur renommée. Leurs vœux furent bientôt exaucés: le roi leva sur-le-champ une armée de quarante mille hommes à la tête de laquelle il se mit en marche avec le roi d'Espagne. Ils arrivèrent bientôt à Bordeaux, puis à Bayonne, d'où ils pénétrèrent sans difficulté sur le territoire espagnol.

## II

— Sire, dit le roi de France au roi d'Espagne, lorsqu'ils eurent mis le pied dans ce pays, je vous tiens en trop haute estime pour vouloir entrer en conquérant dans vos Etats; prenez donc, s'il vous plaît, le commandement de l'armée, et m'acceptez pour simple lieutenant.

Ravi de tant de courtoisie, le roi d'Espagne voulut se montrer digne de son royal allié, et tout d'abord il attaqua les rebelles avec tant de vaillance, et paya si bien de sa personne, qu'il poussa d'une traite jusqu'à Burgos, où il entra de vive force; puis, sans presque prendre de repos, il marcha sur Ségovie. Mais déjà les barons rebelles étaient terrifiés, et, se sentant incapables de résister à l'armée française, ils se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs pour demander la paix et solliciter leur pardon. Pour mieux réussir dans leur mission, ces envoyés s'adressèrent au roi de France, espérant en obtenir de meilleures conditions, mais ce souverain leur répondit que son frère le roi d'Espagne devait être et était en effet seul maître chez lui, et qu'à lui seul appartenait de pardonner ou de punir. Le roi d'Espagne déclara à son tour qu'il n'accorderait rien que la soumission des rebelles ne fût complète. Et comme, en formulant ces conditions, il continuait à mettre tout à feu et à sang chez les révoltés, ces derniers se hâtèrent de se soumettre. Sur ce, cinquante des principaux barons insurgés, vinrent, sans armes, s'agenouiller

devant le monarque espagnol; ils étaient suivis de plusieurs centaines de bourgeois, en chemise et la corde au cou, criant grâce et merci.

Or, le roi d'Espagne était bon prince; il lui parut que ce ne serait pas en faisant égorger ses sujets repentants qu'il augmenterait sa puissance, et il se contenta de faire décapiter quelques-uns des principaux coupables, après quoi il ordonna de grandes fêtes dans tout le royaume en l'honneur du roi de France. Cependant ce dernier avait hâte de retourner à Paris, les affaires de son gouvernement l'occupant beaucoup plus que toute autre chose; il prit donc congé du roi et de la reine d'Espagne, lesquels, ayant vainement tenté de le retenir, se mirent à genoux devant lui, disant:

— Très-puissant roi, ne sachant comment vous témoigner notre reconnaissance, nous vous prions de mettre sur nous et sur nos successeurs tel tribut qu'il vous plaira; car nous voulons dorénavant tenir notre royaume de vous.

Le roi de France s'empressa d'abord de les relever; puis il leur dit qu'il n'était pas venu en leur royaume pour les en dépouiller, mais au contraire pour rétablir leur puissance méconnue, et, qu'ayant réussi, il s'estimait heureux et ne voulait rien de plus. Lors, la reine prit entre ses bras sa fille, qui n'avait encore que sept ou huit mois, et elle dit:

— Sire, puisque ainsi est que nous ayons mis toute notre espérance en vous, nous vous prions que cette chère enfant soit sous votre recommandation; car nous sommes hors d'espérance d'avoir d'autres enfants, et nous serions heureux de penser que si Dieu lui fait la grâce de venir en âge d'être mariée, vous ayez pour agréable de la pourvoir comme il vous plaira, et de lui donner sous votre tutelle le gouvernement de ce pays.

Touché de ces témoignages de reconnaissance, le roi de France prit à son tour la jeune princesse dans ses bras, et il dit:

— Sachez, cher sire, mon frère, et vous, madame la reine, que je me tiendrai toujours pour très-honoré de pouvoir resserrer les liens qui nous unissent. C'est pourquoi, si Dieu donne à mon fils unique la grâce de vivre en âge parfait ainsi qu'à votre fille, je veux, avec votre agrément, qu'ils soient unis en légitime mariage.

La reine d'Espagne fut tellement enchantée de cette promesse, qu'elle voulait accompagner le roi de France jusqu'à Paris, et qu'elle fit aisément

partager ce désir à son mari. Mais Philippe VI, qui était autant sage et prude homme que vaillant monarque, leur représenta que leur présence était nécessaire dans leur royaume pour consolider leur autorité, si fâcheusement méconnue pendant un certain temps. Il fallut bien qu'ils se rendissent à ces sages conseils. Toutefois, le roi d'Espagne voulut qu'une nombreuse et brillante garde d'honneur accompagnât le roi de France jusqu'aux frontières des deux États, et la reine se montra si affligée du départ de ce puissant monarque et fidèle ami, qu'il semblait que rien ne dût la consoler; mais comme il n'est pas de douleur éternelle, elle finit par se résigner, et les deux royaumes continuèrent à être gouvernés comme par le passé.

### III

Quinze années s'écoulèrent, pendant lesquelles le roi de France eut tant maille à partir avec ses grands vassaux et quelques-uns de ses puissants voisins, qu'il lui fut impossible d'entretenir d'actives relations avec son ami et allié le roi d'Espagne. Pourtant il n'avait pas oublié la promesse qu'il avait faite à ce dernier, et comme son fils Jean allait être en âge de prendre femme, il se proposait de s'occuper bientôt de cette grave affaire, lorsque la mort le surprit.

« De cette mort, disent les anciennes chroniques, fut mené grand deuil par toute la France, particulièrement par la reine, laquelle, néanmoins, le corps du roi ayant été mis à Saint-Denis avec ceux de ses prédécesseurs, prit incontinent le gouvernement du royaume, sans que le prince Jean songeât à y mettre obstacle. »

La nouvelle de cet événement causa aussi un grand deuil à la cour d'Espagne. Toutefois le roi et la reine de ce pays ne laissaient pas de veiller à l'éducation de leur fille, et ils firent si bien, qu'il eût été impossible de trouver dans toute la chrétienté une princesse plus instruite, plus méritante, plus sage et plus belle. Il fallait donc songer à la pourvoir. Or, le roi d'Espagne, pensant que le roi de France avait oublié depuis longtemps la promesse qu'il lui avait faite, et dont la mort l'avait d'ailleurs dégagé, commençait à s'enquérir des princes en âge de prendre femme, lorsqu'il vit

arriver à sa cour des ambassadeurs du roi d'Angleterre, qui était veuf, lesquels, après avoir déposé de riches présents au pied du trône où siégeaient le roi et la reine, dirent que leur maître, instruit des grands mérites de la princesse leur fille, s'estimerait le plus heureux souverain du monde s'ils voulaient bien la lui donner pour femme, et que si cette grâce lui était accordée, il viendrait en personne à la cour d'Espagne, tenant à honneur de veiller lui-même à la sûreté de la princesse pendant le voyage qu'il lui faudrait faire pour aller s'asseoir sur le trône d'Angleterre.

Cette demande ayant été bien accueillie, les fiançailles eurent lieu peu de jours après, le roi d'Angleterre étant représenté dans cette cérémonie par le comte de Lancastre, chef de l'ambassade; puis ce seigneur partit avec toute sa suite pour aller annoncer à son souverain le succès de sa mission, afin que ce dernier s'empressât de faire ses préparatifs, ayant résolu ledit souverain de déployer une grande magnificence à cette occasion.

Enchanté de ce succès, le roi d'Angleterre donna des ordres pour faire acheter une grande quantité de draps d'or et d'argent, ainsi que toutes sortes de bagues, chaînes, colliers, bracelets en or et pierres précieuses; et comme, à son gré, il ne s'en trouva pas assez à Londres ni dans tout son royaume, il résolut de passer par Paris pour achever ses emplettes, de telle sorte qu'on n'eût jamais rien vu de plus magnifique, de plus riche et de plus brillant que le cortège avec lequel il voulait se montrer à sa fiancée. Il arriva donc en Normandie à la tête de quinze cents chevaliers tous couverts d'armures brillantes et d'un grand nombre d'écuyers et de pages, sans compter les hauts seigneurs et barons qui le suivaient volontairement, espérant qu'au pays de France ils pourraient acheter les riches étoffes qui leur manquaient.

Lorsque la reine de France apprit l'entrée sur son territoire de son voisin le roi d'Angleterre, elle envoya vers lui bon nombre de barons et bourgeois de la ville de Paris pour lui faire honneur; et de fait ces derniers se présentèrent en si bonne ordonnance, que le monarque anglais ne put s'empêcher de leur en témoigner son admiration. Il dit aussi à la reine combien il était touché de la courtoisie avec laquelle il était reçu, et il montra le plus vif désir de voir le jeune roi de France, qui,

en ce moment, parcourait les provinces de son royaume.

La reine fit espérer au monarque anglais que le jeune roi son fils ne serait pas longtemps absent; mais en même temps elle dépêchait à ce dernier

un courrier pour lui recommander de ne pas revenir à Paris avant nouvel avis, afin que certain grand projet qu'elle avait conçu pût arriver à bien.

Cependant les fêtes se succédaient sans inter-



ruption à la cour de France en l'honneur du monarque anglais et de sa suite, qui tous vantaient hautement les agréments de Paris, se plaignant seulement de n'y pouvoir trouver les riches étoffes

et les précieux bijoux qu'ils avaient cru pouvoir acheter dans cette capitale. A cela, la reine, souriant légèrement, répondait qu'il fallait que l'Angleterre fût bien riche pour qu'elle ne pût pas

trouver à dépenser son superflu en France ; mais la maligne souveraine savait bien à quoi s'en tenir ; car c'était elle-même qui, en prévision de ce qui devait arriver, avait fait acheter toutes les riches étoffes, joailleries, vaisselle d'or et d'argent qui se trouvaient dans les magasins, sans que les Anglais pussent en rien soupçonner ; car en même temps elle les festoyait de son mieux, donnant chaque jour bals et galas, et ne laissant pas à ces insulaires le temps de se reconnaître.

Cependant le monarque anglais désirait toujours voir le jeune roi de France ; mais ce dernier n'arrivant point, le roi d'Angleterre se décida à se mettre en chemin pour l'Espagne, où il devait être impatientement attendu. Il partit donc, après avoir pris congé de la reine, qui ce jour-là même eut la joie de revoir son fils, auquel elle raconta ce qui s'était passé pendant son absence ; puis elle lui dit :

— Ce que vous ne savez pas, mon cher fils, et ce que je ne puis vous laisser ignorer plus longtemps, c'est que le feu roi votre père, après avoir rétabli le roi d'Espagne sur son trône, d'où l'avaient chassé les barons révoltés, a pris l'engagement de vous unir à la fille de ce souverain, qui était alors au berceau, mais qui est aujourd'hui la plus belle, la plus sage et la plus spirituelle princesse du monde. Laisserons-nous dans des circonstances aussi graves le roi d'Angleterre méconnaître nos droits et nous effacer par son luxe insolent devant la cour d'Espagne ? Il n'en peut être ainsi : cette princesse vous a été promise, et elle doit être à vous.

— Et il en sera ainsi, madame ma mère, répondit le jeune roi ; car je vais faire entrer mon armée en Espagne par un chemin, tandis qu'avec ma suite et sous le nom d'un simple bourgeois, je franchirai la frontière sur un autre point, si bien que le roi anglais et moi arriverons en même temps à la cour d'Espagne, et vous pouvez être sûre qu'il ne l'emportera pas sur votre fils.

— Cher fils ! s'écria la reine, je suis vraiment charmée de vous entendre parler ainsi ; mais j'avais deviné qu'il n'en pourrait être autrement, et à cause de cela j'ai fait acheter tant de merveilleuses joailleries et vaisselle d'or et d'argent, que jamais on n'aura vu à la cour d'Espagne la dixième partie de semblables richesses, le roi d'Angleterre n'ayant pu qu'à grand-peine se procurer de quoi équiper modestement ses gens.

Sur ce, le jeune roi et sa mère se mirent en grande activité pour presser les préparatifs, et ils s'adjoignirent les ducs d'Orléans et de Bourbon, lesquels choisirent dans la maison du roi douze cents barons de son âge et tous de haute mine, puis quatre mille hommes principaux du royaume pour les divers emplois et charges, et enfin huit mille archers pour conduire et garder l'immense quantité de charriots renfermant les richesses réunies par la reine mère. Et les choses furent menées avec tant d'activité, que le roi, qui se tenait à Vincennes, où se faisaient tous les préparatifs, put se mettre en route vingt-quatre heures après l'Anglais, de sorte que, prenant une autre route que celle suivie par ce dernier, il parvint aisément à le devancer, après quoi, ayant défendu à ses gens de dire qui il était et de l'appeler autrement que *Jean de Paris*, il chevaucha lentement, afin de laisser à son rival le temps de le rejoindre.

## IV

Le deuxième jour après son départ de Vincennes, le roi, qui se faisait appeler toujours Jean de Paris, chevauchait escorté de deux cents pages, tous montés sur des chevaux gris, tandis que sa nombreuse armée s'avancait par un autre chemin, lorsque les gens du roi d'Angleterre vinrent dire à ce dernier qu'il y avait devant eux une compagnie de brillants chevaliers tous richement armés, et qu'il serait bon de savoir qui ils étaient.

Le roi d'Angleterre fit aussitôt appeler un héraut, et lui commanda de joindre promptement cette compagnie, de s'informer quel en était le seigneur, et de le saluer de sa part. Le héraut partit, et sa surprise fut si grande à l'aspect de la compagnie des cent chevaliers et des cent pages qui fermaient la marche du cortège français, tous montés sur des chevaux gris perle et vêtus des plus riches étoffes brodées d'or et d'argent, ce héraut fut tellement surpris, disons-nous, qu'il se tint d'abord à distance, n'osant aborder tant et de si brillants seigneurs ; mais au bout de quelques instants il s'enhardit, et ayant atteint les derniers rangs de la compagnie, il leur dit :

— Dieu vous garde, messires ! Le roi d'Angleterre, mon seigneur, m'envoie vers vous pour savoir à qui appartient cette belle compagnie.

— Mon ami, répondit un d'eux, elle est à Jean de Paris, notre maître.

— Est-il avec vous? demanda l'envoyé.

— Oui; il chevauche un peu devant, et vous pourrez le joindre en quelques instants, si vous chevauchez un peu légèrement.

— Et à quoi pourrai-je le reconnaître, s'il vous plaît?

— Rien n'est plus facile, car il est le seul qui porte à la main une baguette blanche.

Le héraut piqua sa monture, et suivit les flancs de la colonne; et plus il avançait, plus il était ébahi d'admiration; car, bien qu'il eût fait lui-même partie de plusieurs brillants cortèges à la cour d'Angleterre, il n'avait jamais vu rien d'aussi beau que cette longue suite de seigneurs, tous montés et équipés de manière à faire envie aux plus riches et aux plus puissants souverains. Dès qu'il fut arrivé près de Jean de Paris, il mit pied à terre, et ayant salué respectueusement, il dit :

— Très-puissant seigneur, je ne sais pas les titres dont je dois vous honorer, et vous prie de m'en excuser; mais qu'il vous plaise de savoir, mon redouté seigneur, que le roi d'Angleterre, mon maître, m'envoie pour vous respectueusement demander quels gens vous êtes; car il est bien près d'ici, et il désire fort d'aller en votre compagnie.

— Mon ami, lui répondit le roi, dites à votre maître que je m'appelle Jean de Paris et suis fils d'un bourgeois de cette ville, que je suis très-honoré de son message, et que je vais ordonner à mes gens de ralentir le pas, afin qu'il puisse nous joindre, puisque tel est son désir.

Le héraut se retira, et revint à son maître.

— Sire, dit-il, on ne saurait rien voir de plus beau que les compagnies qui forment la garde et la suite de ce seigneur; il faut qu'il soit puissamment riche pour mener un pareil train; et cependant il m'a dit qu'il n'avait d'autre nom et titre que celui de Jean de Paris, et qu'il était fils d'un simple bourgeois de cette ville; pourtant je ne saurais croire qu'un bourgeois, si riche soit-il, puisse se faire accompagner par plusieurs centaines de seigneurs, pages et écuyers, tous si richement vêtus, qu'ils forment un ensemble éblouissant. Mais il sera facile à monseigneur le roi de savoir bientôt à quoi s'en tenir; car il a ralenti sa marche pour que vous puissiez le join-

dre, et on le reconnaît à la baguette blanche qu'il porte à la main.

Le monarque anglais piqua sa monture, et étant arrivé près de celui qu'il voulait connaître, il dit :

— Dieu vous garde, Jean de Paris, et ne vous déplaît que je ne vous donne point d'autres titres; car j'ignore ceux qui doivent sûrement vous appartenir.

— Vous avez bien dit, sire, car je n'ai d'autre titre que celui de Jean de Paris.

— Moi, reprit le monarque, je suis le roi d'Angleterre; et je me rends présentement en Espagne, où je dois épouser la fille du roi de ce pays.

— C'est douce mission, répliqua Jean, et en laquelle je vous souhaite fortune. Quant à moi, je cours le pays pour me distraire, et je me propose d'aller jusqu'à Bordeaux; mais je pousserai plus loin, si la fantaisie m'en prend.

— Sur mon âme! dit l'Anglais, je ne pense pas que vous puissiez aller bien loin, si vous ne changez de marche; car vous me paraissez homme à manger en huit jours le revenu d'une province entière.

— De grâce, sire, que cela ne vous occupe point; et sachez que quand j'aurais une suite quatre fois plus nombreuse que celle que j'ai, je n'en serais pas moins riche d'un denier à la fin de l'année. Mais, si c'est votre plaisir, nous piquerons un peu, car j'ai résolu de coucher aujourd'hui à Orléans, afin de passer la journée de demain dans cette ville.

Ils continuèrent à chevaucher, et le monarque anglais disait à ceux de ses barons qui se trouvaient le plus près de lui :

— Il faut que cet homme-là soit fou pour dépenser tant d'argent; car, quoi qu'il en dise, il n'y pourra pas tenir, et sera bientôt plus pauvre que Job.

— Sire, répondit un des seigneurs, il ne faut pas qu'il soit si fou pour avoir une telle compagnie marchant en si belle ordonnance.

— Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir, reprit le roi.

Et s'étant rapproché de Jean de Paris :

— Si c'est votre plaisir, lui dit-il, de venir souper avec nous ce soir, nous deviserons des choses qu'avons vues.

— Sire, répondit Jean, je vous prie de m'excuser; mais pour rien au monde je ne voudrais faire

défaut aux gens qui ont coutume de me servir.

Le roi fut un peu blessé de ce refus ; mais il n'en laissa rien paraître, voulant rester en de bons termes avec ce singulier personnage, afin de pénétrer le mystère dont il s'entourait.

Un peu avant la fin du jour, ils entrèrent à Orléans, où Jean de Paris trouva ses fourriers, qui lui avaient préparé un somptueux logis, ou plutôt un palais, où rien ne manquait ; car les maîtres d'hôtel, cuisiniers et autres avaient pris les devants, et avaient fait si grande diligence, que tout se trouva prêt et en aussi bon ordre que si on eût été à Paris. Il en fut bien autrement des Anglais : n'ayant pris aucune précaution, et leurs bagages étant fort restreints, ils durent prendre les logis comme ils étaient, et se contenter des vivres qu'ils purent trouver, lesquels ne se composaient guère que de bœufs, moutons et autres grossières victuailles accompagnées d'assez mauvais vin, ce dont le roi d'Angleterre était fort mécontent. Heureusement pour lui, Jean de Paris était instruit de ce qui se passait, et lorsqu'il sut que le roi d'Angleterre allait se mettre à table, il lui fit porter une quantité considérable de mets les plus fins et des viandes de toutes sortes, volaille, venaison, etc., le tout cuit à point, dressé sur des plats d'or massif, et accompagné d'une quantité de vins fins et choisis.

Le roi d'Angleterre fut tellement émerveillé de cette somptueuse profusion, qu'il trouva à peine quelques mots pour remercier les gentilshommes qui lui apportaient ces provisions de la part de Jean de Paris, leur maître. Toutefois il se mit à table, et, tout naturellement, pendant le repas il ne fut question que de Jean de Paris.

— Certes, disait le roi, tout ce que fait ce personnage serait difficile à croire pour qui ne l'aurait pas vu ; toutefois, c'est un beau passe-temps que sa compagnie, et plaise à Dieu qu'il veuille tenir plus longtemps le même chemin que nous.

— Il est vrai, dit un des principaux seigneurs admis à la table du roi, nous ne saurions désirer rien de mieux que de l'avoir pour compagnon ; et peut-être serait-il bon, pour cela, de l'aller remercier de ses politesses.

— Vous irez six de ma part, reprit le monarque anglais, et lui direz que je le convie à venir coucher en notre logis ; car nous devons certainement avoir le meilleur quartier de la ville.

Les seigneurs furent enchantés de cette commission ; car l'aiguillon de la curiosité les poussait. Ils partirent donc pour se rendre au quartier de Jean de Paris, où, étant arrivés, ils furent fort étonnés de voir tant de gardes aux portes. Un capitaine des gardes leur ayant demandé ce qu'ils voulaient, celui qui marchait en tête répondit :

— Nous sommes au roi d'Angleterre, lequel nous envoie à Jean de Paris pour le remercier des présents qu'il en a reçus. Veuillez donc nous conduire devant votre maître.

— Je le vais faire d'autant plus volontiers, répondit le capitaine des gardes, qu'il nous a recommandé de ne rien refuser aux Anglais.

On leur fit traverser plusieurs pièces et galeries, toutes tendues de riches tapisseries. Arrivés dans la pièce qui précédait l'appartement du maître, ils trouvèrent d'autres gardes, dont le chef alla prendre les ordres de Jean de Paris. Il revint bientôt.

— Notre maître est à table, dit-il quand il fut revenu ; mais il veut néanmoins vous recevoir sans délai ; veuillez donc me suivre.

Ils entrèrent. Les Anglais remarquèrent alors que le capitaine qui les conduisait fléchit le genou en s'approchant de Jean de Paris, et que tous les serviteurs de ce dernier en faisaient autant. Et ces seigneurs envoyés se disaient entre eux :

— Quel homme est-ce donc que ce Jean de Paris ? car jamais on a vu telle magnificence, et il serait certes en état d'acheter un royaume, si bon lui semblait.

Bien qu'il s'amusât de leur étonnement, Jean de Paris ne paraissait pas y faire attention : il devisait gaiement avec eux jusqu'à ce que, le repas étant terminé, une musique mélodieuse se fit entendre. Le maître se leva, rendit grâce à Dieu ; puis, sur un signe qu'il fit, on conduisit les Anglais dans la salle à manger des grands officiers, où ils furent si somptueusement servis, qu'ils se demandaient comment il était possible de voyager avec tant de vaisselle d'or et d'argent, que vingt chariots pesamment chargés n'auraient pu la contenir.

## V

Le lendemain, Jean de Paris se rendit à l'église, où on lui avait tendu un riche pavillon ; puis la



LA PRINCESSE D'ESPAGNE

messe fut chantée en musique par les musiciens qu'il menait avec lui. Le roi d'Angleterre parut bientôt, et Jean le fit aussitôt inviter à venir dans son pavillon. Le roi s'y rendit, et Jean le fit asseoir près de lui ; mais il garda la droite, ce dont les seigneurs anglais s'émurent fort, disant presque haut qu'il n'était pas supportable que le fils d'un simple bourgeois tranchât ainsi du souverain ; mais lorsque l'office fut terminé, le roi les calma

en leur représentant qu'il serait bien désirable que ce personnage se rendit en Espagne avec eux, et s'y présentât comme étant de sa suite à lui, roi d'Angleterre, à cause de la grande magnificence de cet homme étrange, qu'il soupçonnait pourtant de n'avoir pas l'entier usage de sa raison.

De son côté, Jean de Paris ne parut pas s'être aperçu de cet incident, et, pour le dîner et le souper, il envoya, comme il avait fait la veille, les

viandes les plus exquises et les vins les mieux choisis. Et cela se continua quand ils eurent quitté Orléans; de sorte que le roi d'Angleterre ne pouvait concevoir que Jean trouvât de si excellentes choses dans certaines misérables bourgades où lui, puissant souverain, ne trouvait absolument rien.

Le voyage se continua ainsi jusqu'à Bordeaux; là, Jean de Paris déclara qu'il irait jusqu'à Bayonne.

— Plaise à Dieu, lui dit le roi d'Angleterre, que votre plaisir soit de venir avec nous jusqu'en Espagne!

— Peut-être en sera-t-il ainsi, répondit Jean de Paris; car, après Dieu, je n'ai à rendre compte à personne de ma volonté.

— C'est bien dit, répliqua le roi; mais si vous vivez longtemps, il vous faudra certainement changer de propos.

— Je n'en changerai point, sire; car si la fortune, ma mie, s'avisait de me faire mauvais visage, je serais toujours assez puissant pour la faire rentrer dans le devoir.

Le roi d'Angleterre se tut; mais il regarda ses gens d'un air qui voulait dire: — N'est-il pas évident que cet homme n'est pas en son bon sens? Et tous, du geste, approuvaient ces paroles.

Cependant le ciel, qui s'était montré depuis plusieurs jours pur et serein, se couvrit tout à coup de gros nuages, et la pluie commença à tomber; ce que voyant, Jean de Paris et ses gens, ils prirent leurs manteaux et chaperons à gorge, et ainsi parfaitement à l'abri, ils reprirent leurs rangs, et continuèrent à cheminer comme si de rien n'était, tandis que les Anglais, dépourvus de ces sortes de manteaux, n'avaient à opposer à la pluie que les robes qu'ils avaient fait faire pour assister aux noces de leur souverain, et qui se trouvèrent bientôt dans le plus piteux état.

— Sire, dit alors Jean de Paris au roi d'Angleterre, vous qui êtes un puissant souverain, vous auriez dû faire apporter à vos gens des maisons pour les couvrir en temps de pluie.

Le roi d'Angleterre se prit à rire, et répondit:

— Il faudrait avoir un bon nombre d'éléphants pour porter tant de maisons.

Et regardant ses gens, il leva les épaules comme pour leur dire que décidément Jean de Paris n'avait pas le sens commun; mais Jean, auquel rien

de cela n'avait échappé, fit un signe en l'air avec la baguette blanche qu'il portait, et en un clin d'œil on vit plus de mille tentes se dresser dans la plaine.

— Sire, dit Jean en se rapprochant de son royal compagnon de voyage, il y a maisons et maisons, et je crois que vos gens s'accommoderaient fort bien de celles-ci pendant quelques heures.

Le roi accueillit cet avis; il fit faire halte, et ses gens se mirent à l'abri. Alors les seigneurs anglais, se réunissant autour de leur souverain, lui dirent:

— Il serait certainement difficile de trouver un plus grand seigneur que ce messire Jean, et si l'on pouvait le décider, en lui donnant une bonne somme d'argent, à venir aux noces avec nous, il nous ferait certainement grand honneur.

— Sans doute, fit le roi; mais il faudrait qu'il voulût se dire à nous; car sans cela il nous ferait honte plutôt qu'honneur. C'est chose que je me réserve d'éclaircir.

Bien que quelque peu ralentie par ces divers incidents, la marche des colonnes continuait; elles arrivèrent ainsi à Bayonne, qu'elles quittèrent après y avoir passé la nuit. Bientôt un obstacle sérieux se présenta: on arriva près d'une rivière qui, gonflée par les pluies des jours précédents, semblait n'offrir aucun passage praticable. Les Anglais, que leur orgueil poussait à toujours marcher en avant, y arrivèrent les premiers, et, bien qu'ils fussent mal montés et affaiblis, ils voulurent passer cette rivière à gué; mais ils payèrent cher cette imprudence; car plus de soixante hommes et autant de chevaux perdirent la vie.

Le roi d'Angleterre, qui était sur la rive, pour passer le dernier, se lamentait en voyant périr tant de braves serviteurs.

— Sire, lui dit Jean de Paris qui arrivait derrière lui au petit pas, pourquoi vous, qui êtes si puissant, n'avez-vous pas fait apporter par vos gens des ponts pour passer les rivières que vous pourriez rencontrer?

Cette fois le roi d'Angleterre fronça le sourcil, car il prenait ces paroles pour une insulte; mais Jean de Paris reprit:

— Vous allez voir que ce n'est pas chose si difficile que vous l'imaginez.

Aussitôt, au signal qu'il donna, un certain nombre de chariots s'arrêtèrent; on en déchargea de légers bateaux, des chevalets, des tabliers à char-

nières, et, en moins de deux heures, fut jeté un pont sur lequel les Français passèrent tranquillement, sans courir le moindre danger.

Le voyage continuant toujours dans les mêmes conditions, le roi d'Angleterre dit à Jean de Paris :

— Je vois bien que vous avez résolu d'entrer en Espagne en même temps que nous, et nous n'avons rien à redire à cela ; seulement il me serait agréable de savoir ce qui vous attire en ce pays.

— Sire, répondit Jean, je vous le dirai volontiers : sachez donc qu'il y a environ quinze ans, feu mon père, à qui Dieu fasse pardon, vint chasser en ce pays ; le jour où il en partit, il avait tendu un lacet à une jeune colombe, et je viens voir aujourd'hui si ladite colombe est prise.

— Vraiment, dit le roi d'Angleterre en riant, vous êtes un maître chasseur pour venir de si loin tenter de prendre une colombe ! Songez donc que si elle a été prise dans le lacet tendu par votre père, elle doit être depuis longtemps pourrie et mangée des vers.

— Oh ! répliqua Jean de Paris, vous ne connaissez pas les colombes de ce pays : elles ne ressemblent pas aux nôtres et elles se conservent plus longtemps.

Le roi et les seigneurs anglais qui entendirent ces paroles, demeurèrent bien convaincus que Jean de Paris n'avait pas l'entier usage de sa raison ; mais le roi jugea que c'était un motif de plus pour s'efforcer de conserver ce compagnon dont les magnifiques excentricités pouvaient jeter tant d'éclat sur la royale alliance qui devait bientôt s'accomplir ; il lui dit donc un jour, comme ils approchaient de la cité de Burgos, où était la cour d'Espagne, et en laquelle les noces devaient se faire :

— Jean de Paris, vous êtes certainement un bien plus grand seigneur que vous ne voulez le paraître. Sur ce point, je vous laisse toute liberté ; seulement si, venant à Burgos avec moi, vous voulez bien dire et reconnaître devant la cour d'Espagne que vous êtes un de mes barons, je vous donnerai autant d'or et d'argent que vous en pourrez désirer.

— Sire, répondit Jean, je ne sais encore si j'irai jusqu'à Burgos, la fantaisie étant d'ordinaire ma règle de conduite ; mais pour ce qui est de me dire des vôtres, quelque honneur et profit qui puissent m'en advenir, je ne le ferai point. Je suis

Jean de Paris, et pour votre royaume tout entier, je ne consentirais pas à me faire appeler autrement

— Mais au moins, dit le roi d'Angleterre, affligé de ce refus, viendrez-vous à Burgos pour assister aux fêtes ?

— Peut-être oui, peut-être non, sire, selon que l'idée m'en prendra ; mais ce que je puis vous dire maintenant, c'est que vous entrerez à Burgos sans moi, ayant résolu de me reposer ici un jour entier, et peut-être deux.

Il fallut bien que le roi d'Angleterre se le tint pour dit, et le lendemain matin Français et Anglais se séparèrent complètement.

## VI

Le roi d'Angleterre, poursuivant son chemin, arriva bientôt à Burgos, où il fut honorablement reçu ; car il y était attendu par une nombreuse et auguste compagnie, parmi laquelle se trouvaient les rois et reines d'Espagne, de Portugal, de Navarre, d'Ecosse et de Pologne, et un grand nombre de barons, dames et demoiselles, tous empressés de faire honneur au roi d'Angleterre et à sa suite. Ce souverain fut présenté à la jeune princesse, sa fiancée, qui tout d'abord baissa les yeux et n'osa le regarder ; mais peu à peu elle s'enhardit : ses beaux yeux laissèrent jaillir un regard rapide comme l'éclair, puis ils se refermèrent pour contenir les larmes dont ils s'étaient subitement mouillés.

C'est qu'il s'en fallait de beaucoup que le monarque anglais fût un fiancé séduisant : d'abord il avait quarante ans sonnés ; ce qui lui constituait un bon quart de siècle de plus que la jeune princesse ; puis il avait les yeux ternes, le visage enluminé, le nez trognonant et les cheveux rouges. La pauvre enfant s'en expliqua le soir même avec la reine sa mère ; mais les choses étaient si avancées, qu'il semblait absolument impossible d'en éviter la conclusion, ce dont la jeune princesse se désolait.

Cela toutefois n'empêcha pas qu'il n'y eût gala à la cour, et dès le second jour les fêtes étaient dans tout leur éclat.

Mais tandis que cela se passait, Jean de Paris

s'était remis en marche; et s'étant arrêté à une petite distance de Burgos, il envoya deux hérauts, accompagnés de cinq cents chevaliers, pour demander logis au roi d'Espagne.

Suivant les instructions qu'ils avaient reçues, les deux hérauts, qui étaient vêtus d'un riche drap d'or, laissèrent les cinq cents chevaliers aux portes de la ville, et montés sur des haquenées harnachées d'une manière éblouissante, ils se dirigèrent vers le palais du roi, chacun étant suivi seulement d'un page tout resplendissant de jeunesse et de beauté.

Le roi d'Espagne, instruit de l'arrivée de ces deux hérauts, répondit qu'il les recevrait après le souper; mais le roi d'Angleterre, qui était présent, voyant de quoi il était question, insista auprès de son futur beau-père pour qu'ils fussent reçus sur-le-champ.

— Ces hérauts, dit-il, sont ceux de Jean de Paris.

— Et qui est ce Jean de Paris? demanda le roi de Portugal.

— Sire, c'est le fils d'un bourgeois de Paris, et en même temps l'homme le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu. Il mène un tel train, que nul souverain ne pourrait l'égaliser en magnificence; sa suite se compose d'un nombre immense de seigneurs, chevaliers, écuyers et pages, et ses chariots contiennent des richesses immenses.

— Voilà qui est étrange, dit le roi d'Espagne, et je maintiens qu'il n'est bourgeois de Paris ou d'autre ville qui puissent, en magnificence, éclipser les souverains de l'Europe.

— Il en est pourtant ainsi, répliqua le monarque anglais. Ce qu'il traîne après lui de vaisselle d'or et d'argent est incalculable, et il pourrait certainement acheter un royaume, s'il le voulait; mais par une bizarrerie que je ne saurais expliquer, il semble faire peu de cas des titres et honneurs, et il parle aux rois sans plus de façon qu'aux seigneurs qui l'entourent.

— Hum! fit le roi d'Espagne, qui était vieux et soupçonneux, ce personnage m'est suspect.

— Vous auriez tort, sire, reprit l'Anglais de le croire un méchant homme; car, malgré toutes ses bizarreries, il est doux, affable et d'un commerce très-agréable; sa générosité est extrême; toutes ses allures sont celles d'un galant homme, et on ne peut le voir deux fois qu'on ne devienne

son ami ou qu'on désire de l'être. Seulement, je crois qu'il tient un peu de la lune, tant à cause de ses fantaisies que des singulières idées qui lui passent fréquemment par le cerveau.

— Voudriez-vous nous rapporter quelques-unes de ces idées? demanda le roi d'Écosse, qui aimait à rire.

— Très-volontiers; car j'en ai retenu quelques-unes qui sont vraiment comiques.

— Pour moi, dit le roi de Portugal, je pense qu'il est mal de se moquer des gens en leur absence, et j'estime qu'un homme qui se fait suivre d'une escorte aussi belle et aussi nombreuse que vous le dites, et qui sait la commander, ne doit point manquer de sens.

La princesse d'Espagne remercia d'un regard le roi de Portugal pour les bonnes paroles qu'il venait de faire entendre; car bien qu'elle ne sût pas plus que les autres ce qu'était ce Jean de Paris, elle avait un secret pressentiment qu'il amènerait quelque changement dans sa position qui était triste; et plus elle regardait et entendait le monarque anglais, plus elle le trouvait mal plaisant: la seule pensée de devenir la femme de ce prince la faisait frissonner.

Il y eut un instant de silence; car le roi de Portugal était un prince de grande sagesse, dont partout on suivait volontiers les avis; mais les paroles du roi d'Angleterre avaient éveillé la curiosité de quelques jeunes seigneurs, et surtout celle des dames qui insistèrent pour que ce prince racontât les bizarreries qu'il avait annoncées, disant qu'il n'y avait pas de mal de rire un peu des faits et gestes d'un bourgeois qui s'avisait de faire le grand seigneur. Le roi d'Angleterre reprit ainsi la parole:

— Un jour, que nous chevauchions ensemble, la pluie étant survenue, Jean de Paris et ses gens s'affublèrent de certains vêtements qui se font en France, et qui garantissent parfaitement de la pluie. Je lui dis alors qu'il avait été bien avisé de faire provision de ces sortes de manteaux, dont il avait plusieurs chariots remplis. Il me répondit qu'en effet rien n'était de meilleur usage en voyage; puis, après un moment de réflexion, il ajouta:

« Mais vous, sire, qui êtes un puissant roi, ne devriez-vous pas avoir dans vos bagages des maisons pour mettre vous et vos gens à l'abri de la pluie? »

A ces mots l'illustre compagnie tout entière se mit à rire de grand cœur ; seuls le roi de Portugal et la princesse d'Espagne ne rirent point, et cette dernière adressa un second regard de remerciement au monarque portugais qui, encouragé par cette charmante œillade, dit que l'idée pourrait bien n'être pas si folle qu'elle le paraissait tout d'abord, et qu'il trouvait même assez raisonnable de se munir, sinon de maisons, au moins de tentes qui, étant bien construites, sont de véritables maisons.

— Je crois, en effet, reprit le roi d'Angleterre, qui était de bonne foi, que c'était de tentes qu'il voulait parler ; car sur un signal qu'il donna, il en fut dressé en un instant plusieurs centaines où ma suite et la sienne purent se mettre à l'abri. Mais voici qui est plus fort : un autre jour qu'il nous fallut passer une rivière gonflée par les pluies des jours précédents, plusieurs de mes gens ayant été emportés par le courant, j'en témoignais hautement mon chagrin, lorsque Jean de Paris me dit :

— Sire, je conçois votre douleur ; car ce malheur est arrivé par votre faute.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je, surpris de cette nouvelle impertinence.

— Je prends la liberté de penser et de dire, répliqua-t-il, que le roi d'Angleterre est certainement assez riche et assez puissant pour, lorsqu'il se met en voyage, se faire suivre par un pont bien solide, à l'aide duquel lui et ses gens pourraient passer toutes les rivières qui se trouveraient sur leur chemin.

Ici les éclats de rire des jeunes seigneurs et des dames recommencèrent ; mais le roi de Portugal prit encore la parole, et dit que l'idée du pont ambulante ne lui semblait pas plus folle que celle des maisons, et que lui-même, dans la dernière guerre qu'il avait soutenue contre les Maures, il avait fait construire un certain appareil qui, pouvant se monter et se démonter en peu de temps, lui avait été d'un grand secours pour faire passer ses troupes d'une rive sur l'autre quand elles étaient arrêtées par un cours d'eau.

Cela valut au monarque portugais une nouvelle œillade de la princesse d'Espagne, qui, sans trop savoir pourquoi, était charmée de l'entendre prendre la défense de Jean de Paris. Mais le roi d'Angleterre ne se tint pas pour battu.

— J'accorde, reprit-il, que la chose ne soit pas absolument impossible, et j'ajouterai même que Jean de Paris me prouva jusqu'à un certain point qu'elle est praticable ; car tandis qu'il me parlait comme je viens de vous le dire, ses gens tiraient de leurs plus lourds chariots des tréteaux et des planches qu'ils ajustèrent en travers de la rivière avec une grande promptitude, et qu'ils démontèrent avec une grande activité quand tout le monde eut passé. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je puis encore vous dire. Ainsi, comme en entrant dans ce pays je lui demandais ce qui l'amenait en Espagne, il me répondit que son père y était venu chasser il y a environ quinze ans ; qu'avant d'en sortir il avait tendu un lacet à une jeune colombe, et que lui, Jean de Paris, venait voir maintenant si le lacet était en bon état, et si ladite colombe était prise.

Le rire éclata de nouveau dans l'assemblée, et il en fut ainsi pendant tout le souper ; car le monarque anglais raconta beaucoup d'autres choses que le roi de Portugal s'abstint de réfuter.

Cependant l'histoire de la colombe avait été pour la reine d'Espagne comme un léger trait de lumière ; elle s'était souvenue subitement que, quinze ans auparavant, le roi de France était venu les délivrer, elle et son mari, de leurs ennemis, et qu'ils s'étaient promis alors de resserrer, par un mariage entre leurs enfants, les liens d'amitié qui les unissaient. A la vérité, le roi de France était mort depuis sans avoir jamais reparlé de ce projet ; mais la reine ne laissa pas de penser que ce Jean de Paris, qui menait si grand train, pourrait bien être chargé de quelque mission secrète, et le souper étant fini, elle rappela au roi que les hérauts envoyés par cet homme dont on venait de tant s'occuper attendaient depuis longtemps qu'on voulût bien les recevoir, et qu'il ne serait pas convenable de les faire attendre davantage.

Le roi hésitait ; car, bien qu'excellent homme au fond, il était d'une très-grande force sur l'étiquette, et il craignait d'en blesser les lois en recevant les envoyés d'un aventurier qui s'annonçait comme fils de bourgeois ; mais la reine lui représenta que ne pas recevoir les envoyés de Jean de Paris serait faire chose désagréable à la royale compagnie qui s'était tant amusée au récit des faits et gestes de ce personnage, lequel n'entrerait probablement pas dans la ville où l'on aurait re-

fusé d'entendre ses hérauts. Comme le roi d'Espagne avait ri comme les autres, et peut-être même un peu plus, en écoutant les récits du roi d'Angleterre, il donna l'ordre d'introduire les hérauts, qui parurent presque aussitôt.

## VII

— Sire, dit celui des deux envoyés qui avait mission de porter la parole, Jean de Paris, notre maître, désireux de présenter ses hommages respectueux à Votre Haute et Puissante Seigneurie, vous supplie de vouloir bien lui permettre l'entrée de cette ville, et d'y donner asile à lui et à ses gens.

— Ainsi ferai-je, répondit le roi ; car, bien que je ne connaisse pas Jean de Paris, j'ai assez entendu parler de sa personne pour vouloir lui être agréable. Je vais donc donner des ordres pour que l'on prépare, à son intention, des logements pour trois cents personnes et trois cents chevaux.

En entendant ces paroles, les deux hérauts se regardèrent en souriant, et celui qui avait déjà parlé, reprit :

— Malheureusement, sire, cela nous sera insuffisant.

— Quoi donc ! exclama le roi, auriez-vous plus de trois cents chevaux ?

— Sire, nous en avons plus de trois mille ; mais il ne faut pas que cela inquiète les habitants de cette ville ; car Jean de Paris veut que tout ce qui est fourni à lui et à sa maison soit payé comptant et sans marchander, et ceux des habitants qui se déplaceront à cause de lui s'en trouveront bien.

Le roi fut encore très-surpris qu'un inconnu demandât à entrer dans une de ses villes avec des forces aussi considérables ; mais comme il était depuis longtemps en paix avec tous ses voisins, que sa curiosité se trouvait piquée au vif, et qu'il y avait d'ailleurs à Burgos une garnison respectable, il voulut pousser à bout l'aventure.

— Je vois, dit-il aux envoyés, que votre maître est un homme plus étrange encore que je l'avais cru ; mais je n'en suis que plus désireux de le voir. Dites-lui donc que je vais faire incontinent déloger tous les habitants du principal quartier de la ville,

et qu'il pourra dès demain s'installer dans ce quartier.

— Sire, pour ces bonnes paroles nous vous disons merci au nom de notre maître, et, toujours en son nom, demandons qu'il vous plaise de faire annoncer à son de trompe que Jean de Paris ne veut léser personne, et que son trésor s'ouvrira devant toutes les justes réclamations qui pourront lui être faites au sujet des déplacements et troubles que pourrait causer sa venue.

— Cela sera fait, répliqua le roi, et maintenant vous pouvez vous retirer satisfaits ; car demain, au point du jour, toutes les mesures seront prises pour que les choses soient à la convenance de votre maître.

Les hérauts s'en retournèrent à la bourgade où Jean de Paris s'était installé provisoirement, et ayant rapporté à leur maître la réception qui leur avait été faite, Jean donna des ordres pour que le lendemain, au lever du soleil, sa nombreuse suite pût se mettre en marche en belle ordonnance, et il fit prendre les devants à ses fourriers avec quantité de chariots remplis des objets d'ameublement les plus beaux et les plus précieux, afin que les logis fussent préparés avec la plus grande magnificence.

Cependant le roi d'Espagne s'était empressé d'apprendre à son illustre société que, selon toutes les apparences, Jean de Paris ferait son entrée à Burgos le lendemain, ce dont les dames eurent tant de joie, qu'elles n'en dormirent point ; aussi furent-elles les premières levées pour prendre place aux fenêtres du palais, où bientôt les joignirent rois, princes et seigneurs. La princesse d'Espagne, voyant près d'elle le roi de Portugal, se pressa quelque peu en lui faisant signe de venir prendre place à son côté, ce qu'il fit de très-bonne grâce.

— Sire, lui dit alors la jeune princesse, à vous, qui êtes réputé le plus sage souverain du monde, souffrez que je demande ce que vous pensez de Jean de Paris ?

— Princesse, répondit le roi, j'en pense beaucoup de choses ; mais je n'en saurais rien dire, de peur de mécompte.

— Et du roi d'Angleterre ? demanda la princesse en rougissant bien fort.

— De celui-là je ne dirai rien non plus ; car je vois les larmes sourdre sous vos longs cils, et il serait trop fâcheux qu'en ce moment elles allassent

plus loin. Toutefois, je vous engage à ne point tant vous désoler ; car rien n'est encore désespéré, et je serais bien trompé si de ce qui se passera aujourd'hui il ne surgissait des choses nouvelles et favorables à vous et à vos amis.

En ce moment, ils furent interrompus par le son des trompettes qui annonçaient la venue des fourriers de Jean de Paris. Sur un signe du roi d'Espagne, ces derniers s'arrêtèrent sous le balcon, et le roi, qui voyait des gens en si belle et riche tenue, leur demanda si Jean de Paris allait bientôt paraître.

— Sire, répondit un d'eux, il est encore bien loin de cette compagnie ; car nous ne sommes que ses fourriers, qui amenons deux cents chariots de tapisseries pour préparer ses appartements.

Et ils passèrent aux applaudissements des spectateurs.

— Vraiment, dit alors le roi d'Espagne au roi d'Angleterre, vous étiez bien au-dessous de la vérité en nous parlant de la magnificence de ce personnage ; car d'après l'échantillon que voici, cela doit être réellement merveilleux.

— Sire, dit à son tour la reine d'Espagne, d'après ce que je vois, j'ai grand'peur que vous n'avez pas fait les choses assez largement. Voici venir un hôte qui fera certainement honneur aux fêtes du mariage ; mais encore faudrait-il n'être pas avec lui en reste de courtoisie.

— J'y pensais, répondit le roi, et j'y vais pourvoir.

Aussitôt il donna des ordres pour que tous ses maîtres d'hôtel se missent à l'œuvre ; mais quand ces derniers arrivèrent au quartier de la ville destiné à Jean de Paris, ils trouvèrent de toutes parts les meubles dressés.

— D'après ce que je vois, dit alors le surintendant de la maison du roi, qui conduisait les maîtres d'hôtel, nous n'avons plus rien à faire ici pour l'ameublement ; mais vous devez avoir besoin de vaisselle : nous vous fournirons plusieurs centaines de plats et assiettes d'or et d'argent.

— Et nous, mon ami, répondit le chef des fourriers, nous pourrions dans quelques heures vous en fournir plusieurs milliers. Que le roi votre maître ne se mette donc pas en peine : il nous a donné des murailles et des toits ; c'était tout ce qu'il nous fallait, et maintenant nous n'avons plus besoin de rien.

## VIII

Cependant les rois, princes, dames et seigneurs étaient restés aux fenêtres et balcons, en attendant avec impatience la venue de Jean de Paris. Tout à coup apparut une grosse compagnie d'hommes d'armes, au nombre de cinquante environ, précédés de vingt trompettes, sonnantes à l'unisson. Le roi d'Espagne s'en émut :

— Sire, demanda-t-il au roi d'Angleterre, quels sont ces gens-là, je vous prie ?

— Je ne saurais le dire, répondit le monarque anglais, et leur apparition m'étonne autant que vous, car je ne les ai point vus pendant notre voyage.

Alors le jeune roi de Navarre, qui s'efforçait de plaire à la princesse d'Espagne, bien qu'il n'en fût pas aimé, descendit, et s'avançant vers les hommes d'armes leur cria :

— Qui êtes-vous ?

— Monsieur, répondit poliment le capitaine des hommes d'armes, nous sommes les conducteurs des équipages de Jean de Paris, qui viennent après nous.

— Vraiment ! dit la princesse, voici un train bien triomphant pour le fils d'un simple bourgeois.

— Oh ! madame, répliqua aussitôt le capitaine, ne vous étonnez pas pour si peu, car, pour vos beaux yeux, Jean de Paris en mettrait certainement plus de cent fois autant sur pied.

La princesse baissa les yeux et rougit en même temps que le roi de Navarre faisait la grimace ; car il était toujours amoureux, et bien que depuis la venue du roi d'Angleterre il ne lui restât aucun espoir d'obtenir la main de la princesse, il ne pouvait voir sans chagrin le grand intérêt qu'elle prenait à tout ce qui regardait Jean de Paris.

Après quelques instants, on vit paraître les chariots annoncés par le capitaine des gens d'armes. Il y en avait cinquante tout couverts de velours, et sur le devant de chacun d'eux se tenaient huit courriers, richement vêtus.

— Hélas ! dit la princesse, faisant en quelque sorte réponse à l'expression intime de son impatience, nous ne le verrons pas, car il est sûrement dans quelqu'un de ces riches chariots.

— Nous allons le savoir, dit le roi de Navarre.

Et courant au-devant des conducteurs, il leur demanda ce que contenaient les chariots.

— Les cinquante premiers, lui répondit-on, contiennent une partie de la tapisserie de Jean de Paris, les cinquante autres portent le linge de table et de corps.

— Ah ! s'écria la princesse, près de laquelle le roi d'Angleterre arrivait en ce moment, vous ne nous avez dit, beau sire, qu'une partie de la vérité touchant Jean de Paris, et l'on voit aujourd'hui que vous en aviez gardé par devers vous la meilleure moitié.

— J'ai dit ce que j'avais vu, répliqua le roi anglais; mais avec un pareil homme on ne peut savoir toujours où l'on en est, et, sur ma foi, je suis tenté de croire qu'il a fait quelque accord avec le diable.

Comme ils devisaient ainsi, les chariots finirent de passer, puis, aussitôt, il en apparut cinquante autres couverts de velours rouge. Cette fois, pour plaire à la princesse, ce fut le roi de Portugal qui courut au-devant des conducteurs, et leur demanda ce que contenaient ces chariots.

— Ils renferment, lui fut-il répondu, les ustensiles de cuisine dont Jean de Paris a coutume de se faire suivre en ses voyages. Il y en a de toutes sortes : en fer, en étain, en cuivre, en argent et en or; de sorte qu'il n'est pas de lieu où nous ne puissions établir une cuisine princière; car les conserves et salaisons nous suivent de près, et notre maître paye volontiers les vivres frais au poids de l'or.

— Comment, dit le roi de Portugal, il n'y aurait là que des instruments à bouillir et à rôtir? En vérité, cela est incroyable!

— Adressez-vous donc aux cuisiniers qui nous suivent au nombre de quatre cent cinquante, lui fut-il répondu, et ils diront quel usage ils font de ces instruments.

— Quatre cent cinquante cuisiniers! fit le roi de Portugal en se tournant vers la princesse d'Espagne. Évidemment ce Jean de Paris sait vivre, et ce n'est pas seulement pour se promener qu'il vient en Espagne. Ne perdez donc pas tout espoir, chère damoiselle; car je ne sais pourquoi il me semble qu'en tout ceci il y a choses qui vous regardent personnellement.

— Merci, dit la princesse, merci à vous, car vous êtes un sage conseiller et consolateur.

Puis s'interrompant, elle s'écria :

— Mais ce n'est pas tout! voyez, voyez donc!

Et elle indiquait du geste une longue suite d'autres chariots de plus riche apparence encore que les précédents. Le roi de Navarre s'en fut encore au-devant des conducteurs, et leur demanda ce que pouvaient contenir ces voitures, alors qu'il en était déjà tant passé.

— C'est la garde-robe de Jean de Paris, lui fut-il répondu.

Mais il n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles, car il y avait là plus de vingt-cinq chariots, couverts de velours cramoisi brodé d'or, et ornés de riches franges.

— Sainte Vierge! s'écria la princesse d'Espagne, vit-on jamais plus merveilleuses choses!

— Non, dit le roi de Navarre, je ne crois pas que cela se soit jamais vu. Le roi de France est, à mon avis, le seul souverain qui puisse se montrer si magnifique; mais de la part d'un simple bourgeois cela est absolument incompréhensible.

Comme ils devisaient ainsi, d'autres chariots apparurent encore, précédés de deux cents hommes d'armes, marchant en bon ordre. Cette fois ce fut le roi d'Espagne qui demanda ce que contenaient ces chariots.

— C'est la vaisselle de Jean de Paris, lui fut-il répondu.

— Alors, dit le roi, votre maître ne peut être bien loin.

— Pardon, sire, répondit un officier; car il dîne aux champs où sont les fourgons de réserve.

— C'est juste, dit le roi, j'oubliais que l'heure du dîner était venue; allons donc nous mettre à table.

Les seigneurs aussitôt offrirent la main aux dames; mais celles-ci ne consentirent à quitter les fenêtres qu'à la condition qu'il ne passerait rien du cortège de Jean de Paris sans qu'on les en prévint.

## IX

Il ne fut question pendant le dîner que des merveilles qu'on avait vues et de celles qu'on espérait voir encore. Le roi d'Angleterre paraissait



LE ROI D'ANGLETERRE

inquiet, et parlait peu ; le roi de Navarre se laissait aller à de folles espérances, sans trop savoir pourquoi. Quant au roi de Portugal, il échangeait avec la princesse d'Espagne de rapides regards, incompris des autres convives ; mais qui, pour les deux interlocuteurs, semblaient avoir une grande signification. Le diner dura peu, car les esprits étaient tellement préoccupés des magnificences

de la matinée et de celles qu'on espérait encore voir, qu'il était à peu près impossible que l'on songeât sérieusement à autre chose. Dès qu'on se fut levé de table, le roi de Portugal s'approcha de la fille du roi d'Espagne, qu'il ne perdait guère de vue, non qu'il en fût amoureux, car c'était un homme sage, qui avait déjà passé la cinquantaine ; mais il avait deviné la répulsion que la

Une jeune princesse éprouvait pour le roi d'Angleterre, et il avait pris la résolution d'être en aide autant qu'il lui serait possible à cette charmante enfant.

— Je vois avec chagrin que vous vous affligez outre mesure, lui dit-il; car jusqu'ici les choses étranges que nous avons vues n'ont rien qui puisse particulièrement augmenter vos craintes.

— Ah! sire, que dites-vous? Ne voyez-vous pas que le roi d'Angleterre nous prépare une surprise? Il est arrivé ici en assez piètre équipage, tout exprès pour briller à certain moment du plus grand éclat.

— Princesse, répondit le monarque portugais, chassez ces craintes de votre esprit, car elles sont vaines, et je vous les garantis telles, moi qui ai l'habitude d'examiner les choses froidement. Le roi d'Angleterre a montré tout d'abord sa magnificence; elle est loin, il est vrai, d'égaliser celle de ce Jean de Paris, dont le nom fait tant de bruit en ce moment; mais au lieu de vous en affliger, je crois que vous aurez bientôt à vous en réjouir, puisque dans l'état présent des choses un changement plus ou moins complet ne peut que vous être agréable.

— Sire, vous m'avez si bien devinée, que, dès ce moment, je mets tout mon espoir en vous.

— Parlons donc un peu du roi de Navarre...

— Oh! sire, n'en parlons point du tout, je vous en prie.

— Pauvre enfant! dit le roi en serrant doucement les doigts mignons de la princesse, je comprends; ce jeune cœur n'a pas encore parlé. Eh bien! qu'il continue à se taire encore pendant quelques jours, et je crois qu'il sera récompensé de sa discrétion.

La jeune princesse ne répliqua point; mais au doux espoir que les paroles du roi de Portugal firent naître chez elle, ses joues se couvrirent d'une vive rougeur, et de ses beaux yeux se détachèrent quelques perlès humides qui disaient éloquemment toutes ses craintes et ses aspirations.

Cependant toute l'illustre compagnie avait quitté la salle du festin pour entrer dans la salle voisine, lorsque tout à coup se fit entendre une musique militaire des plus ravissantes; presque en même temps parurent deux écuyers qui dirent :

— Mesdames et seigneurs, hâtez-vous, si votre plaisir est de voir la plus belle compagnie du monde; car onques on n'en vit telle dans le monde entier.

Tout le monde, dames, princesses, seigneurs et

duc se précipitèrent au balcon, et tous, en effet, furent témoins d'un merveilleux spectacle; car il n'y avait pas moins de cent clairons, merveilleusement équipés, qui, sur plusieurs lignes, sonnaient harmonieusement de leur instrument. Après ces musiciens venait un grand et brillant courrier, portant enseigne, et marchant en tête de deux mille archers, tellement couverts de broderies d'or et d'argent, qu'on ne pouvait les regarder sans être ébloui. Le roi d'Espagne, n'en pouvant croire ses yeux, fit signe au porte-enseigne de s'arrêter, et lui demanda si Jean de Paris était parmi ces gens si resplendissants d'or et d'argent :

— Sire, répondit le brillant officier, Jean de Paris marche mieux accompagné; et ce ne sont là que les archers de sa garde.

— Mais, fit le roi, il n'y a pas un de ces archers qui ne soit plus richement équipé qu'un homme de haute lignée.

— C'est possible, sire, répliqua le porte-enseigne; mais que Votre Haute Seigneurie ne s'en étonne pas trop; car elle doit en voir bien d'autres avant le coucher du soleil.

Les deux mille archers défilèrent en bon ordre, et pas n'est besoin de dire l'admiration qu'ils excitèrent : les plus belles dames de la cour leur jetaient leurs bouquets, leurs rubans, et toutes applaudissaient de la voix et du geste, sans que la partie masculine de la royale société songeât à s'en plaindre; car elle était elle-même sous l'empire d'une admiration irrésistible.

Telle était la situation, lorsqu'arriva un héraut envoyé directement par Jean de Paris, lequel, après s'être humblement prosterné devant le roi d'Espagne, lui dit :

— Sire et très-illustre seigneur, Jean de Paris, mon maître, voulant entendre vêpres immédiatement après son entrée dans cette ville, vous prie de vouloir bien mettre à sa disposition la principale église.

— Bien! répondit le roi, je suis fort aise d'apprendre que Jean de Paris soit bon catholique; toutes nos églises lui seront ouvertes à lui et aux siens. Mais en échange de cette faveur, je vous prie de demeurer près de moi, afin de me montrer Jean de Paris lorsqu'il arrivera.

— Cela ne se peut, sire, répliqua fièrement le héraut; car il y a encore tant d'hommes d'armes à passer, qu'il s'écoulera plusieurs heures avant que

le maître paraisse. Seulement, pour être agréable à Votre Suprême Seigneurie, je laisserai près d'elle un page, qui pourra répondre à toutes ses questions.

Or, ce page, qui avait nom Gabriel, était un gentil damoiseau, lequel, pendant que le héraut s'entretenait avec le roi d'Espagne, s'était glissé jusqu'aux côtés de la princesse, fille de ce dernier.

— Gentil page, lui dit la fille du roi, impatiente de savoir, vous appartenez sûrement à Jean de Paris? vous savez quand apparaîtra ici ce messire Jean qu'en attend avec tant d'impatience.

— Princesse, il marchera à la tête de ses gens d'armes.

— Eh bien, ne sont-ce pas ces cavaliers si brillants qui passent en ce moment?

— Oh! ceux-ci ne sont qu'archers de deuxième ordre.

— Gentil page, reprit la princesse après un instant de silence, acceptez cette bague que je vous donne, et restez près de moi, afin de me montrer ce Jean de Paris lorsqu'il passera.

Ce disant et rougissant bien fort, elle ôta d'un de ses doigts effilés un anneau d'or, qu'elle donna au page, dont la rougeur n'était pas moins vive que celle de sa jeune et jolie interlocutrice.

Cependant l'étonnement allait croissant parmi les spectateurs à la vue de l'interminable cortège qui défilait sous leurs yeux.

— Sur mon âme! s'écria le roi d'Aragon, prince très-irritable, il faut que ce manant veuille faire la guerre à toutes les Espagnes pour marcher ainsi accompagné, et je crois qu'il serait bon de savoir à quoi s'en tenir avant de le laisser pénétrer plus avant.

— Soyez sans crainte, mon cousin, répondit aussitôt le roi de Portugal, un homme qui traîne avec lui de si grandes richesses ne saurait avoir de mauvais desseins. Calmez-vous donc et regardez; car voici un nouveau spectacle.

En effet, en ce moment apparaissait un homme de haute taille, vêtu du plus beau drap d'or qu'on eût jamais vu, monté sur une haquenée couverte de pierreries et tenant un riche bâton de commandement. Derrière cet homme marchaient en bon ordre deux cents pages de la meilleure mine, vêtus de satin d'or, montés sur des chevaux tous semblables, harnachés de velours brodé d'or; et tous étaient si jolis, que les applaudissements des

dames éclatèrent avec un nouvel enthousiasme, au grand déplaisir de la plupart des seigneurs, qui se sentaient humiliés par ce faste incroyable d'un homme de rien. Le roi d'Angleterre paraissait surtout fort mécontent; déjà, à plusieurs reprises, il avait dit tout haut que c'était mal au roi d'Espagne de laisser ainsi s'ébaudir en ses États un aventurier qui peut-être n'avait ni foi ni loi.

— Mon frère, lui dit à ce sujet le roi de Portugal, le reproche vous revient en plein; car c'est vous qui avez commencé à nous entretenir de ce personnage, et nous en avez dit si singulières choses, que l'eau en vint à la bouche des moins curieux.

— Peut-être bien, répliqua le monarque anglais, ai-je d'abord été ébloui comme beaucoup d'autres; mais je commence à mieux voir les choses, et je ne suis pas éloigné de croire que ces gens-là sortent par une porte pour rentrer par l'autre, après avoir un peu changé de costume pendant la marche.

— S'il en est ainsi, dit en riant le roi de Portugal, la chose est finement faite; car, sire, vous êtes certainement le seul qui vous en soyez aperçu.

Pendant que ces deux souverains s'entretenaient ainsi, la princesse d'Espagne disait à Gabriel :

— Pour le coup, ce beau seigneur qui tient le bâton de commandement est certainement Jean de Paris.

Et ce disant, elle se leva pour saluer celui qu'elle croyait être le maître et l'auteur de toutes ces merveilles; mais le page, la tirant doucement par un pli de sa robe, l'invita à voix basse à ne pas bouger.

— Princesse, dit-il, ce n'est que le maître d'hôtel en chef, lequel en a vingt autres sous ses ordres. Certes, c'est un homme puissant; mais il y a aussi loin de lui à Jean de Paris que de la terre aux étoiles. L'office de ce seigneur consiste simplement à s'assurer que les logements ont été convenablement préparés par les fourriers que vous avez vus, et les deux cents pages qui le suivent n'ont autre chose à faire que de le seconder dans l'exercice de ses fonctions.

Ces paroles du page Gabriel se répétèrent à demi-voix dans toute la royale assemblée, et l'on s'attendit à de nouvelles merveilles.

— Restez près de moi, gentil page, dit à Gabriel la princesse d'Espagne.

— Damoiselle, répondit le page en baisant l'ar-

neau qu'elle lui avait donné, ne suis-je point enchaîné ici ?

La princesse rougit ; mais le roi de Portugal, qui avait l'oreille fine, répliqua vertement :

— Mon ami, nous n'avons besoin de vous que jusqu'à l'arrivée de Jean de Paris, que vous avez mission de nous montrer. Qu'il ne soit donc question d'autre chose, je vous prie.

Gabriel n'osa répliquer, et la princesse devint beaucoup plus rouge qu'auparavant ; mais personne n'eut le temps de s'en apercevoir ; car au même instant on entendit répéter dans tous les rangs des spectateurs :

— C'est bien lui, cette fois ! voici Jean de Paris !

Et tous les bouquets se détachaient pour être lancés vers l'heureux personnage, lorsqu'un mot de Gabriel arrêta cet élan.

## X

— Mesdames et messeigneurs, dit le page, l'épée que porte l'illustre chevalier que vous voyez, cette épée dont le fourreau est enrichi de tant de pierreries qu'on en pourrait acheter des royaumes, cette arme sacrée est en effet l'épée de Jean de Paris ; mais celui qui la porte n'est que l'humble serviteur du maître qui seul a le droit de la mettre hors du fourreau.

A la suite du chevalier porteur de cette admirable épée, marchaient six cents gardes d'honneur, tous hauts de plus de six pieds, et montés sur les plus beaux chevaux qu'on eût jamais vus ; et sur les cavaliers et les chevaux serpentaient d'immenses chaînes d'or qui étincelaient au soleil.

— Oh ! cette fois, je ne me trompe pas, s'écria la princesse d'Espagne, voici Jean de Paris.

— C'est lui-même, en effet, répondit Gabriel en s'inclinant devant le maître, qui s'avancait entre six chevaliers couverts d'armures resplendissantes, et ayant tous l'épée au poing.

— Oh ! merci ! je serai donc la première à le saluer.

Et tirant de dessous ses vêtements une couronne de fleurs qu'elle y avait habilement tenue cachée pendant plusieurs heures, elle la lança avec tant d'adresse et de bonheur, qu'elle alla

tomber sur le front de Jean de Paris, qui tenait en ce moment son béret à la main pour saluer les dames et les seigneurs entassés sur son passage. D'une main, ce mystérieux personnage maintint la couronne sur sa tête en même temps qu'il portait successivement son autre main sur son cœur et à ses lèvres. Aucun de ces mouvements n'échappa à la princesse d'Espagne, laquelle laissa si bien voir sur son visage le plaisir qu'elle en ressentait, que le roi de Portugal, qui se tenait toujours près d'elle, ne put s'en taire.

— D'amoiselle, dit-il à voix basse, n'avais-je pas raison de vous dire d'espérer ?

— Hélas ! sire, ce n'est qu'un mince rayon à côté duquel se tiennent de si épais nuages !...

— Sans doute ; mais il ne faut qu'une légère brise pour dissiper ces nuages menaçants ..

— Et si cette brise ne vient pas ?

— Nous la ferons venir, princesse, répliqua gaillardement le roi ; est-ce que vos beaux yeux ne sont pas faits pour voir des miracles ?

La princesse aurait bien volontiers embrassé le bon roi, qui lui faisait entendre de si consolantes paroles ; mais, à cause des bienséances, elle ne put lui adresser qu'un éloquent regard, qu'il comprit parfaitement. Il n'en fit pourtant rien paraître en ce moment ; car la suite de Jean de Paris continuait à défiler, et derrière lui arrivait si grand nombre de chevaliers, d'écuyers, de gens d'armes, de pages et d'hommes de service de toute sorte, qu'on eût dit une forêt de têtes humaines. Pourtant, au bout de deux heures, on vit passer l'arrière-garde, et à tout ce fracas succéda un peu de silence. Le roi de Portugal en profita pour s'approcher du roi d'Espagne, auquel il dit :

— Beau frère et cher sire, voici une grande et plaisante journée ; mais elle ne peut finir ainsi ; car vous ne savez pas plus que nous quel est ce Jean de Paris, qui mène si grand train, et les gens armés de sa suite, qui sont entrés dans la ville de Burgos, peuvent faire naître de sérieuses inquiétudes.

— J'y ai pensé, dit le roi d'Espagne, mais la faute est faite.

— Nous allons la réparer : il suffira pour cela que des gentilshommes soient envoyés à Jean de Paris pour l'inviter à la fête que vous donnez ce soir à son intention.

— Vous avez raison, mon frère ; car un tel

homme ne saurait être d'aussi basse lignée qu'il voudrait le faire croire : qu'un bourgeois possède de si immenses richesses, cela est déjà bien incroyable ; mais qu'il sache si bien s'en faire honneur, et qu'il sache se comporter en véritable souverain, cela est encore bien plus extraordinaire, et je crois qu'on peut, sans trop se compromettre, le traiter comme un étranger de très-haute distinction.

En ce moment le comte de Quarion s'étant approché, le roi d'Espagne, qui avait ce seigneur en grande affection, lui demanda ce qu'il pensait de tout cela.

— Je ne saurais le dire, sire, répondit le comte, car depuis ce matin je ne suis pas sûr d'être bien éveillé.

— N'estimez-vous pas qu'un tel personnage doive être traité comme un souverain ?

— C'est mon avis, sire ; car il serait certainement en état d'acheter plusieurs royaumes ou de les conquérir, si cela lui plaisait mieux.

— Cela étant, comte, vous allez rassembler trois cents de mes barons des mieux équipés, et vous vous rendrez à leur tête près de Jean de Paris pour l'inviter à se rendre en mon palais.

Le comte s'inclina, et se mit aussitôt en devoir d'obéir. Il n'eut pas de peine à réunir les trois cents barons ; car tous étaient désireux de voir de près cet homme étrange qui mettait en émoi tant de rois, princes et seigneurs, et dont toutes les dames semblaient follement éprises. Les barons étant rassemblés, le comte les passa en revue, et il ne put s'empêcher de soupirer en voyant combien cette troupe était loin de l'élégance, de la richesse et de la bonne mine des seigneurs au milieu desquels Jean de Paris s'était montré ; il se mit néanmoins en chemin pour remplir sa mission. Arrivé au quartier occupé par Jean de Paris, il y trouva une garde nombreuse, qui faisait le service militaire sans plus de confusion ni de bruit que si elle eût été établie en ce lieu depuis plusieurs mois. Un des capitaines de cette garde s'avança aussitôt vers le comte, et lui demanda qui il était.

— Nous sommes au roi d'Espagne, répondit-il, et nous venons de sa part saluer Jean de Paris.

— Passez donc, messeigneurs, répliqua le capitaine.

Et, se tournant vers sa troupe, il fit rendre les honneurs militaires.

— Quels hommes ! disait le comte au baron qui se trouvait le plus près de lui ; quelles armes et quelle belle ordonnance !... Est-il possible que des gens ainsi faits puissent se résigner à servir de garde à un simple bourgeois ?

— Ah ! répondit le baron, il paraît que nous ne sommes pas à bout de surprises : voyez donc ! voyez donc !

Et il montrait les rues toutes tendues de riches tapisseries et sablées avec soin ; à l'entrée de chacune était une compagnie de gens d'armes dont les rangs s'ouvraient pour laisser passer l'ambassade, laquelle arriva enfin devant la demeure de Jean de Paris, où se tenait une garde beaucoup plus brillante et plus nombreuse que les précédentes. Le comte de Quarion, s'étant approché d'un des principaux officiers, lui dit qu'il était envoyé du roi d'Espagne, sur quoi l'officier le salua et le pria d'entrer avec sa suite dans la salle des gardes, où il les présenta à un chambellan.

— Je vais, dit ce dernier, avertir le chancelier.

Et bientôt apparut le chancelier, qui demanda ce qu'on lui voulait.

— Nous voulons, répondit le comte de Quarion, parler à Jean de Paris, de la part de notre seigneur et maître le roi d'Espagne.

— Eh quoi ! fit le chancelier, le roi votre maître est-il si malade, qu'il ne puisse venir lui-même présenter sa requête ?

Le comte de Quarion faillit tomber à la renverse en entendant ces paroles ; puis, emporté par la colère, il mit la main à la garde de son épée ; mais il pensa tout à coup à ces gardes nombreuses au milieu desquelles il venait de passer, et il se contenta de répliquer :

— Certes, messire, le roi d'Espagne étant ici chez lui, peut aller où il lui plaît sans en demander permission à personne ; mais encore faudrait-il savoir si Jean de Paris voudrait lui faire l'honneur de le recevoir, ce dont il est permis de douter à la façon dont on reçoit ses envoyés. Je vais donc incontinent lui rapporter ce que j'ai vu et entendu, afin qu'il avise à faire ce qu'il croira nécessaire.

En parlant ainsi, le comte espérait effrayer le chancelier, et l'amener à rétracter ce qu'il avait dit ; mais il n'en fut rien, et ce fut de l'air d'un

homme sûr de n'avoir fait que ce qu'il devait, que le chancelier vit partir le comte de Quarion et les trois cents barons qui l'accompagnaient; toutefois, il alla rendre compte à Jean de Paris de ce qui venait de se passer, ce dont ce dernier rit de grand cœur.

— Pourtant, dit-il, peut-être avez-vous été un peu trop hautain; mais nous n'avons guère que ce moyen de nous faire respecter; car ces rois et seigneurs qui paraissent si impatients de me voir, feraient certes peu de cas de moi, si je me montrais humble.

## XI

Le roi d'Espagne était au milieu de toute sa cour, avec les rois d'Angleterre, d'Ecosse, de Portugal et de Navarre, quand le comte de Quarion vint lui dire comment il avait été reçu par le chancelier de Jean de Paris, sans pouvoir arriver jusqu'à ce dernier. Les dames se montrèrent fort désappointées; car c'était surtout sur elles que la magnificence du mystérieux étranger avait produit un grand effet, et toutes avaient espéré le voir bientôt au milieu d'elles; ce fut au comte Quarion qu'elles s'en prirent tout d'abord, l'accusant d'avoir mal fait la commission dont il était chargé. Quant au roi d'Espagne, quelque grande que fût sa surprise, il ne s'emporta point; mais s'adressant aux autres rois :

— Que vous en semble, sires? leur dit-il, ne voilà-t-il pas une singulière aventure?

— Pour moi, répondit le roi d'Angleterre, je ne m'en étonne pas; car j'ai pu remarquer que cet homme avait peu de savoir-vivre; mais s'il eût osé me faire une telle injure, je n'aurais pas manqué de le faire châtier vertement.

— C'est bien dit, fit le roi de Portugal; mais pour le châtier, il faudrait d'abord le prendre, ce qui ne semble pas chose facile, à voir la manière dont il est accompagné. Le plus sage, je crois, serait de rire de l'aventure et de la pousser à bout: il serait curieux de voir comment cet homme-là se tirerait d'affaire, si le roi d'Espagne allait en grande pompe lui faire son invitation.

Toutes les dames approuvèrent vivement cet

avis, et la jeune princesse s'en montra d'autant plus joyeuse que le roi d'Angleterre en paraissait fort mécontent. Elle espérait que ce monarque prendrait le parti de se retirer, et ce fut d'abord en effet l'intention de ce dernier; mais il changea subitement d'avis quand il vit tous les autres souverains disposés à accompagner le roi d'Espagne, et il se joignit au royal cortège, qui se rendit en grande pompe au logis de Jean de Paris.

Après avoir passé la première grand'garde, placée à l'entrée du quartier de Jean de Paris, les rois, entrant dans la première rue, ne purent retenir un cri d'admiration: ce n'était plus du sable fin qui couvrait le sol sur lequel ils marchaient, c'étaient des tapisseries de haute lice, aussi belles que celles dont toutes les maisons étaient tendues; et le cortège se trouva marcher entre une double haie de chevaliers si richement armés et équipés, qu'à côté d'eux les rois et leur suite paraissaient piètrement vêtus.

Quand ils furent arrivés à la demeure de Jean de Paris, il fallut d'abord parlementer avec le capitaine des gardes, comme avait fait le comte de Quarion. De la salle des gardes où ils pénétrèrent d'abord, un chambellan les conduisit dans la chambre du conseil, qui était tendue de satin rouge, brodé de feuilles d'or. Le chancelier, qui s'y trouvait, vint à eux, et leur demanda ce qu'ils voulaient et qui ils étaient. Le monarque espagnol, qui marchait en tête, lui répondit :

— Je suis le roi d'Espagne, et ceux qui m'accompagnent sont les rois de Portugal, de Navarre, d'Angleterre, d'Ecosse et de Pologne.

En parlant ainsi, il pensait que le chancelier allait se montrer effrayé; mais il n'en fut rien: ce seigneur se borna à s'incliner, et il conduisit la royale assemblée dans un vaste salon, tapissé de velours, à grands personnages d'or entourés de perles. Une douzaine de pages tout resplendissants d'or et de soie présentèrent des sièges, puis le chancelier dit :

— Sires, je vais vous annoncer.

Il s'avança vers une porte dont un huissier ouvrit aussitôt les deux battants, et les visiteurs furent éblouis à la vue de Jean de Paris, assis sur un trône d'or et couvert de pierreries si étincelantes, que les yeux n'en pouvaient soutenir l'éclat.

— Quoi donc! dit à demi-voix le roi d'Angle-

terre, cet homme-là aurait-il l'outrecuidance de se faire traiter en roi devant nous !

— Il y a toute apparence, répondit le roi d'Espagne, qu'il est depuis longtemps habitué à être traité ainsi, et il faut avouer que, pour des serviteurs de vilain, ses gens ne s'en tirent pas trop mal : regardez donc !

En ce moment le chancelier, fléchissant le genou devant son maître, dit à haute voix :

— Sire, Leurs Hautes et Puissantes Seigneuries, les rois d'Espagne, de Portugal, de Navarre, d'Angleterre, d'Écosse et de Pologne viennent d'arriver cécans et demandent à être introduits près de vous.

Jean de Paris se leva aussitôt, et, s'avançant vers le roi d'Espagne, il l'embrassa cordialement comme il eût fait à son meilleur ami ; puis il tendit la main au roi d'Angleterre, comme à une vieille connaissance, et il salua gracieusement tous les autres.

— Messire, dit alors le roi d'Espagne, on nous a dit de vous tant de bien, et nous en avons vu de telles choses, que, désirant vous mieux connaître, nous venons vous prier de vous rendre en notre palais, où vous êtes attendu par un grand nombre de dames et seigneurs. Mais dites-nous d'abord vos titres et qualités, afin que vous soyez reçu comme il convient à un gentilhomme de votre rang.

— Sire, je ne saurais dire autre chose, sinon qu'on me nomme Jean de Paris, et que je suis fils d'un riche habitant de cette ville.

— Cependant, dit le roi d'Angleterre qui paraissait de plus en plus mécontent, vos gens fléchissent le genou devant vous, en vous appelant *sire*, et tout à l'heure vous siégiez sur un véritable trône ?

— Oh ! il ne faut pas faire trop attention à cela : c'est une vieille habitude de famille.

— Il faut donc que le roi de France veuille bien le souffrir ?

— Cher sire, puisque la chose paraît vous intéresser si fort, je vous dirai que le roi de France a pour nous une telle estime, qu'il n'est rien que nous ne puissions lui demander sans qu'il ne nous l'accorde aussitôt. Il a même poussé souvent la courtoisie jusqu'à venir à notre table ; et c'est ce qui m'enhardit, très-illustres seigneurs, à vous prier de me faire le même honneur en acceptant la collation que je fais servir en ce moment à votre intention.

Le monarque anglais fit une légère grimace, car il commençait à pressentir un dénouement peu agréable pour lui. Mais il n'y avait point d'objection à faire. Le roi d'Espagne dit qu'il imiterait volontiers le roi de France en toutes choses, et tous passèrent dans une salle voisine, où ils trouvèrent une immense table d'ébène, incrustée d'arabesques d'ivoire, d'or et d'argent, et chargée d'une profusion de confitures, pâtisseries et fruits de toute espèce. Les vins les plus fins et les plus rares étaient emprisonnés dans des flacons de cristal de roche ; des coupes d'or ciselées étaient placées devant chaque convive, qui pouvait les choisir à son gré, et les maîtres d'hôtel, officiers de bouche, grands bouteillers et autres dirigeaient le service avec tant d'art, de soin et de convenance, que tous les convives en étaient émerveillés, et qu'ils convenaient n'avoir jamais rien vu de si beau et de si bien ordonné.

Quand on eut mangé et que les vins les plus fins eurent été convenablement dégustés, le roi de Portugal dit :

— Sires, il ne faut pas oublier que les dames nous attendent pour commencer les danses.

Aussitôt Jean de Paris se leva, et il y avait dans toute sa personne un tel air d'autorité naturelle, que toute la royale assemblée l'imita. Le roi de Portugal profita de ce mouvement pour se rapprocher de Jean de Paris, et il lui dit à voix basse :

— Messire, je respecte votre secret ; mais je crois l'avoir deviné, et s'il en était ainsi et que vous eussiez confiance en moi, je pourrais vous servir ; car je suis plus votre ami que vous ne pouvez imaginer.

— Merci de vos bonnes dispositions, sire, répondit Jean. Vous êtes si bon devin, que je n'ai rien à vous apprendre, sinon que je me tiens dès à présent et pour toujours votre obligé.

Peu d'instants après, tous ces souverains montèrent à cheval pour se rendre au palais du roi d'Espagne. Jean de Paris, à la grande surprise de de tous, s'était d'abord placé en tête de la colonne ; mais sur un signe du roi de Portugal, il se rapprocha de ce dernier, qui était au centre, et ils purent ainsi reprendre la conversation où ils l'avaient laissée, et causer longuement à demi-voix, sans être entendus des autres souverains.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle sensation produisit l'arrivée de Jean de Paris au milieu

de la brillante assemblée qui l'attendait avec une si vive impatience. Le roi de Portugal avait été le premier à mettre pied à terre; il se glissa promptement jusqu'auprès de la princesse d'Espagne.

— Tout va bien, lui dit-il tout bas, et je serais bien trompé s'il n'arrivait bientôt quelque grave événement dont vous aurez grandement à vous réjouir.

— Et Jean de Paris? demanda-t-elle en baissant ses beaux yeux.

— C'est justement de lui que je vous parle; et tenez, le voici qui entre dans cette salle.

Jean de Paris entra en effet en ce moment, et bien qu'il eût en quelque sorte un cortège de rois, il avait l'air d'être aussi à l'aise que s'il se fût trouvé au milieu de ses serviteurs. Son premier soin fut de s'approcher respectueusement de la reine d'Espagne, à laquelle il dit, après l'avoir saluée profondément :

— Madame, je tiens et tiendrai toujours ce moment pour le plus heureux de ma vie, car je ne saurais exprimer combien je l'ai désiré, combien il m'est doux, et tout le bien que j'en espère.

— Messire, répondit la reine, tout le monde ici a le désir de vous être agréable; mais on est peu satisfait du mystère dont vous vous entourez.

— Fille d'Ève! pensa-t-il.

Mais se remettant promptement en situation, il reprit :

— Madame, j'espère que ce soir même ce grief n'existera plus. Permettez qu'en attendant j'aie l'honneur de saluer la princesse d'Espagne.

La reine fit un signe d'assentiment, et Jean de Paris s'élança vers la jeune princesse qui, depuis qu'il avait paru, ne le quittait pas du regard.

— Damoiselle, lui dit-il en s'inclinant profondément, je m'estime le plus heureux des hommes si le présent qui tantôt m'est venu de votre main était réellement à mon adresse?

— Messire, répondit-elle en rougissant bien fort et tremblant un peu, je le destinais au prince le plus vaillant et le plus puissant de la chrétienté, et je crois que ma main n'a point failli.

D'autres propos flatteurs furent encore échangés, car on sait que c'est là une monnaie dont les amoureux ne sont pas avarés; puis les danses commencèrent, et bientôt Jean de Paris ne sut à qui entendre, car toutes les reines, princesses et autres grandes dames briguaient la faveur de l'avoir pour

cavalier, si bien qu'il fût mort à la peine sans pouvoir satisfaire la moitié des concurrents. Heureusement la princesse Jeanne s'aperçut de son embarras, au moment où il lui offrait la main pour une nouvelle figure, et au lieu de le suivre, elle l'entraîna doucement dans une salle voisine, afin de pouvoir causer plus longuement, sans craindre les oreilles indiscretes.

Cela toutefois n'avait pu échapper aux regards observateurs de trois personnages, savoir : le page Gabriel, chargé d'une mission toute particulière; le roi de Navarre, toujours amoureux, et le roi de Portugal qui avait pour la princesse d'Espagne toute l'affection d'un père. Gabriel, avec toute la malignité de son âge et de sa qualité, devança son maître et la princesse dans la salle voisine, et il alla se blottir derrière un de ces hauts sièges trop lourds pour changer souvent de place. Les deux monarques qui avaient, comme le page, deviné qu'il s'agissait d'un entretien particulier, se bornèrent à se rapprocher de la salle où il devait avoir lieu.

— Vous le voyez, disait le roi de Navarre, je suis impitoyablement sacrifié.

— Eh! cher sire, à quoi bon vous affliger d'un mal que vous savez être incurable? Le roi d'Angleterre n'est-il pas venu ici pour épouser la princesse dont vous êtes épris, et à ce titre n'est-il pas plus à plaindre que vous, lui à qui on a fait les promesses les plus positives et dont les fiançailles ont été solennellement annoncées? Voyez pourtant quel calme il conserve!

— Oui, oui, le calme de l'eau qui n'attend qu'un souffle pour mugir et briser les obstacles.

— Bon! s'il y avait à briser, ne serions-nous pas tous de la partie? J'espère mieux de la tournure que semblent prendre les choses.

— Et moi j'en crains pire; car je n'avais en face qu'un rival, et m'en voici deux dont le dernier est bien plus redoutable que l'autre.

— Sur ce point, dit le roi de Portugal qui se piquait d'une grande franchise, je suis tout à fait de votre avis. Pourtant il n'en faut pas décider trop légèrement, et pour moi, je ne pense pas que la princesse d'Espagne puisse être sérieusement éprise d'un bourgeois de Paris, quelque riche qu'il soit.

— Oh! cher sire, les femmes ont de si singulières fantaisies!... Ne voyez-vous pas que la

princesse et son nouveau galant cherchent ensemble la solitude?

— Je vois qu'ils entrent dans la salle voisine; mais l'entrée de cette salle n'est interdite à personne.

— Entrons-y donc, dit l'impatient Navarrais en entraînant son interlocuteur.

Mais au moment où ils arrivaient près de la porte, le page s'élança de sa cachette et alla se mettre, un genou à terre, devant Jean de Paris,



ayant l'air de remplir près de lui quelque message, de sorte que la princesse Jeanne eut le temps de retirer sa main de celle de Jean, avant qu'on eût pu voir qu'ils s'entretenaient de si près.

— C'est bien, Gabriel, dit Jean à haute voix, laissez-nous maintenant, enfant.

Puis faisant quelques pas vers les deux monarques qui entraient, il reprit en souriant :

— Quant à vous, beaux sires, soyez, je vous en prie, un peu moins impatients, car, selon toute apparence, vous serez bientôt satisfaits sur le point qui vous occupe en ce moment.

## XII

Les danses étaient encore très-animées lorsque des pages parcouraient toutes les salles en annonçant que le souper était servi. Aussitôt Jean de Paris donna la main à la princesse et la conduisit à la salle du festin, où étant arrivé et voyant que les invités prenaient place sans qu'on lui eût indiqué celle qui lui était destinée, il alla résolument s'asseoir à la droite du roi d'Espagne, et fit prendre à la princesse le siège qui était resté vide à côté de lui. Il se fit aussitôt une certaine rumeur parmi les autres souverains, et peut-être une grave querelle de préséance allait-elle s'engager, lorsque le roi de Portugal, qui savait toujours se faire écouter, dit tranquillement :

— Sires, pourquoi nous tant émouvoir? Tantôt, chez lui, n'a-t-il point bu le premier dans la coupe d'or qu'on lui servit pleine, avant qu'on eût rien mis dans les nôtres?

— Et c'est de quoi nous eussions dû lui demander raison, dit le roi d'Angleterre dont la mauvaise humeur commençait à dégénérer en colère. Pour moi, je me sens poussé à bout, et si les choses n'étaient pas si avancées, ce que je regrette fort...

— N'ayez point de regret, répliqua le monarque portugais; car elles le sont beaucoup moins que vous ne pensez, ou plutôt elles le sont beaucoup plus dans un autre sens, et s'il vous plaisait de dégager votre parole, je vous puis assurer que vous seriez bien accueilli.

— Par saint James! s'écria l'Anglais, je n'en erai rien, et il faudra bien qu'on respecte mes droits.

— A moins pourtant, beau sire, qu'un autre n'en puisse faire valoir d'antérieurs aux vôtres.

— Je n'en veux admettre d'aucune sorte!

Cela dit, il s'assit violemment en face de Jean de Paris, auquel il lançait des regards menaçants, sans que ce dernier parût s'en apercevoir; il pa-

raissait au contraire très-satisfait en causant avec le roi d'Espagne, qu'il avait à sa gauche, et la princesse, placée à sa droite. Voulant, à bonne intention, rendre la conversation générale, le roi de Portugal dit alors en s'adressant au héros de la fête :

— Le roi d'Angleterre, en nous parlant de vous, messire, nous en dit, entre autres choses, une énigme dont personne ici n'a trouvé le mot; vous plairait-il de nous le dire? Ce sera, j'en suis sûr, grand plaisir aux dames de vous entendre.

— Je le ferai bien volontiers, répondit Jean de Paris. Voyons donc, s'il vous plaît, de quelle énigme il s'agit?

— La voici: le roi d'Angleterre vous ayant demandé un jour ce que vous alliez faire en Espagne, vous lui répondîtes que votre père étant grand chasseur, avait tendu, il y a quinze ans, un lacet à un jeune colombe en ce pays, et que vous alliez voir si le lacet était en bon état et si la colombe était prise.

— J'ai dit cela, en effet, et je puis ajouter maintenant que le lacet est dans un état satisfaisant, et que la colombe a bien accueilli le chasseur. Quant à l'explication de ces paroles, je ne saurais la donner qu'avec la permission expresse de notre illustre hôte le roi d'Espagne.

— Je vous la donne de grand cœur, dit aussitôt ce dernier.

Aussitôt Jean de Paris se leva, s'inclina profondément devant le roi d'Espagne, et dit au milieu du plus profond silence des convives, qui retenaient leur haleine pour le mieux entendre :

— Sire, un homme puissant auquel, il y a quinze ans, vous aviez demandé aide contre vos barons révoltés, vint en ce pays avec une nombreuse armée; il châtia les rebelles, les fit rentrer dans le devoir, et fut assez heureux pour vous rétablir sur le trône de vos pères. Ne sachant comment reconnaître ce service, vous présentâtes à cet homme la princesse votre fille, âgée de quelques mois seulement, en lui disant que n'ayant rien de plus cher au monde que cet enfant, vous seriez heureux qu'il voulût bien être l'arbitre de sa destinée. Il accepta et déclara que, dès ce moment, il regardait la jeune princesse comme la fiancée de son fils.

— Ah! fit le roi d'Espagne, vous me rappelez un ami généreux dont la mort m'a fait verser

d'amères larmes; mais achevez, je vous prie.

— Sire, reprit-il, cet homme, grand chasseur, c'était le roi de France; le lacet est l'engagement qu'il prit, et c'est aujourd'hui le roi de France, son fils, qui vient vous demander la douce colombe qui lui fut alors promise.

Il serait difficile de peindre la surprise de la royale assemblée en entendant ces paroles; tout le monde se leva; car le roi Jean était resté debout; le roi d'Espagne lui-même se leva en s'écriant :

— Tout ce que vous venez de dire est vrai, et rien ne saurait m'empêcher de remplir l'engagement sacré que j'ai pris dans ce temps, bien que j'aie cru pouvoir en prendre d'autres depuis; mais j'espère que le roi d'Angleterre comprendra...

— Je comprends parfaitement que vous êtes des traîtres! s'écria le monarque anglais, hors de lui. Mais messire Jean ne pourra tellement cacher sa femme à Paris, que je ne puisse l'y aller trouver à la tête de mon armée, rassemblée à Calais.

— C'est une peine que je vous éviterai, répondit le roi Jean, et au lieu de sortir de Calais, je vous engage à en bien fermer les portes, afin que nous ayons le plaisir de les briser pour vous en chasser.

— Cela étant, nous nous rencontrerons en chemin.

En prononçant ces dernières paroles, le roi d'Angleterre enfonça son chapeau sur sa tête, et il sortit brusquement du palais, suivi de ses barons et officiers, non moins irrités que lui, mais ne se croyant pas en nombre suffisant pour pousser plus loin les choses en ce moment.

Cette scène avait causé une grande émotion dans l'assemblée; mais le roi Jean avait conservé un tel sang-froid, il continua à se montrer de si belle humeur, qu'on oublia promptement la colère du monarque anglais, dont l'humeur sombre et rude n'avait su gagner l'affection de personne.

Peu d'instants après, la jeune princesse disait au roi de Portugal, qui s'était rapproché d'elle :

— Merci à vous, sire; vous êtes un noble cœur et un fidèle ami.

— Damoiselle, je suis assez payé en vous voyant si heureuse.

En effet, la joie la plus vive brillait sur ce charmant visage, que le roi Jean ne pouvait regarder sans devenir de plus en plus amoureux; aussi pressa-t-il autant qu'il put la conclusion du ma-

riage. Dès le lendemain, les fiançailles du roi de France avec la princesse Jeanne d'Espagne furent solennellement annoncées, et huit jours après eut lieu la cérémonie religieuse. Nous n'essayerons pas de décrire les fêtes qui se firent à cette occasion. On sait déjà quelle était la magnificence du roi Jean; elle se montra dans tout son éclat en cette circonstance; mais ces fêtes durèrent moins qu'on ne l'avait espéré, le roi de France étant pressé de retourner à Paris, où d'autres fêtes étaient préparées, et d'où il se proposait d'aller à Calais, à la tête de cent mille hommes, faire visite au roi d'Angleterre, et le prier d'aller, lui et les siens, chercher gîte ailleurs.

Malheureusement, comme tous les programmes passés et futurs, celui-ci ne put être rempli. Ce n'était pas que le roi Jean fût homme à s'endormir dans les délices de l'hymen; c'était, au contraire, un prince très-remuant, toujours prêt à aller en avant et disposé à dénouer les nœuds gordiens avec son épée, à la manière d'Alexandre. Arrivé à Paris, il accorda quelques jours aux fêtes; mais en même temps, par ses ordres, la France se couvrait de fer et de soldats; et la jeune reine, loin de s'en plaindre, l'exhortait de son mieux à faire à l'Anglais une guerre d'extermination, disant que c'était dans la ville de Calais qu'elle voulait ceindre pour la première fois sa couronne de reine. C'est qu'il y a des torts que les femmes ne savent pas pardonner, et la nouvelle reine de France ne pardonnait pas au roi d'Angleterre la peur qu'elle avait eue d'être obligée de l'épouser. Elle n'avait d'abord éprouvé pour ce prince qu'une froide indifférence, que l'arrivée de Jean de Paris avait métamorphosée en aversion, et dont quelques heures avaient suffi pour faire une haine inextinguible.

— Ah! mon cher sire, disait-elle souvent au roi en lui prodiguant les plus douces caresses, n'aurai-je pas quelque jour le bonheur d'apprendre votre entrée triomphale à Londres?

— Je ne dis pas non, ma mie, répondait le roi; mais c'est en perspective une rudé besogne, car bien que le sire roi Philippe de Valois, mon très-honoré père, ait fort agrandi la France, l'Anglais n'a pas laissé d'y prendre et d'y garder pied. J'estime qu'avant de pénétrer chez lui, il conviendrait de le chasser de chez nous, et c'est à quoi je travaille de tout mon cœur.

Et il y travaillait en effet avec beaucoup d'ardeur, car, ainsi que nous venons de le dire, la France presque entière était en armes; mais Édouard III, roi d'Angleterre, et surtout son fils, le prince de Galles, surnommé le *Prince noir*, qui commandait l'armée anglaise, ne demeuraient pas non plus inactifs. Le *Prince noir*, profitant du grand mouvement qui se faisait parmi les hauts vassaux français, pour la levée et l'organisation d'une nombreuse et puissante armée, s'était emparé à petit bruit du Poitou et de plusieurs autres provinces limitrophes, sans avoir rien à craindre pour Calais, couvert par des forces de terre considérables et une flotte maîtresse de la mer.

Mais Jean, comme on l'a vu, était aventureux; il aimait surtout à tenter l'impossible et à broyer les obstacles qu'il rencontrait, de sorte qu'au lieu d'attaquer et de vaincre les Anglais en détail, il voulut les écraser sur le point où ils étaient le plus formidablement établis, et il marcha sur Poitiers à la tête de la plus belle armée française qu'on eût vue depuis la désastreuse bataille de Crécy. Vainement plusieurs de ses grands vassaux, vieilliss dans le métier des armes, lui firent des représentations; il ne voulut rien entendre, et persista à dire que le serpent resterait en vie tant que l'on se bornerait à le couper par tronçons, et qu'il fallait le broyer d'un seul coup pour en être complètement délivré. On entra donc dans le Poitou, et la plus terrible défaite fut la suite de cette imprudence.

Nous ne raconterons pas ici les diverses péripéties de la bataille. Jean y paya noblement de sa personne; son armée fit des prodiges de valeur; mais écrasée, broyée par un ennemi dont la position était inexpugnable, elle ne put sauver le roi, qui demeura prisonnier des Anglais.

#### ÉPILOGUE

Huit jours après cette grande et meurtrière bataille, disent les chroniqueurs du temps, on vit arriver à Paris quatre chevaliers couverts d'armures noires, et portant des fragments d'une autre armure, sur laquelle brillait l'or et les pierreries; ils se dirigèrent vers le palais et se firent présenter à la reine.

— Madame, lui dit celui qui devait porter la

parole, le Dieu des armées n'a pas été favorable à la France : nous avons perdu la bataille, et...

— Et le roi est mort, n'est-ce pas? demanda la jeune souveraine avec la plus vive anxiété.

— Heureusement, madame, il n'en est rien, et c'est par l'ordre de notre cher sire que nous vous rapportons son armure, afin que les Anglais n'en puissent faire montre.

— Non, non, chevalier, s'écria la reine, cette armure n'est pas celle du roi mon seigneur et maître; je ne la reconnais point... je ne veux pas la reconnaître; car si elle était sienne, elle serait teinte de sang, et elle n'en porte pas vestige... Arrière! messires, le roi est mort, vous dis-je!

— Mais, madame, nous vous sommes envoyés par le roi lui-même, pour vous dire tous les incidents de la bataille.

— Arrière, vous dis-je; le roi est mort, et vous le voulez calomnier; mais je ne le souffrirai pas.

A ces mots, elle se leva, et son geste fut si impératif, que les chevaliers, ne se sentant plus le courage d'insister pour désabuser cette veuve imaginaire, se retirèrent, emportant l'armure que la reine avait refusé de reconnaître.

Dès le lendemain, la jeune et belle reine fit célébrer en l'honneur du roi, qu'elle persistait à croire et à dire mort, un service funèbre auquel elle assista, vêtue d'habits de deuil.

Non-seulement le roi Jean n'était pas mort; mais il supportait très-patiemment la captivité à Londres, où on l'avait conduit, tandis que le *Prince noir* s'avancait victorieux vers Paris, suivant en cela les ordres du roi d'Angleterre qui, ayant résolu de s'emparer de la France entière, mettait tout en œuvre pour y parvenir, et il était, en cela, puissamment secondé par le roi de Navarre qui, pas plus que son cousin d'Angleterre, ne pouvait pardonner à la princesse d'Espagne d'avoir dédaigné son alliance.

— Vous tenez le roi de France, écrivait-il à son allié secret; moi, je tiens la reine, et bientôt, si vous le voulez, le royaume sera à nous.

Toutefois, ce monarque, — qui commençait ainsi à mériter le nom de Charles le Mauvais qu'on lui donna bientôt, — mentait comme un

Gascon qu'il était. Le roi Jean était, il est vrai, prisonnier de l'Anglais; mais la reine, bien loin d'être tenue par le Navarrais, ne cessait de le repousser de toutes les forces de sa vertu et de son orgueil, en dépit des troubles, des violences, des conspirations qui se produisaient autour d'elle.

— Madame, lui dit un jour Charles, c'est un grand tort à vous, étrangère, de refuser l'appui que je vous offre.

— Étrangère! moi, la reine?

— Étrangère aujourd'hui, madame, et peut-être rebelle demain... Écoutez ces clameurs.

La reine n'eut pas besoin de prêter l'oreille, car les cris, les vociférations auxquelles le roi de Navarre faisait allusion devenaient à chaque instant plus intenses, en même temps que le sol retentissait sous les pas du peuple qui s'avançait en armes vers le palais.

— N'y a-t-il donc plus près de moi un seul homme de cœur? s'écria la reine indignée.

Ce cri fut entendu de quelques chevaliers; mais ils s'en émurent peu; car la malheureuse princesse était généralement regardée comme l'unique cause des maux qui accablaient le pays.

— Laissez vos épées au fourreau, messires, leur cria le roi de Navarre; ma parole, en telle occurrence, vaut mieux qu'une armée, voyez plutôt.

Il sortit aussitôt du palais dont les fenêtres étaient garnies d'une foule de serviteurs, et s'avançant sans hésiter vers le peuple ameuté, il fit taire, d'un signe, toute cette tourbe menaçante qui avait pour chef Marcel, le prévôt des marchands.

— Il faudra recommencer, monseigneur, lui dit ce dernier.

— J'espère que non, Marcel, répondit Charles; cependant, il est bon de tenir vos gens en haleine et faire en sorte qu'une porte reste ouverte à nos amis.

Or, les amis de ces traîtres n'étaient autres que les Anglais avec lesquels le roi de Navarre entretenait des relations très-actives, en même temps qu'il se faisait un parti puissant parmi le peuple de Paris, et qu'il tentait de s'imposer à la cour comme protecteur suprême. Froissé dans ses prérogatives de prévôt des marchands par le roi Jean, souverain d'assez rogue humeur, Marcel était devenu tout naturellement le bras droit ou

plutôt l'âme damnée de Charles le Mauvais, et Marcel était d'autant plus redoutable qu'il avait su se faire aimer du peuple dont il excitait ou apaisait la colère à son gré.

Le but des conjurés était de faire décapiter le roi Jean dans la tour de Londres, de proclamer Charles roi de France, et de jeter la reine dans un couvent, ou de s'en défaire de toute autre manière. Charles, comme on voit, était en assez bon chemin pour arriver à ce résultat, le roi d'Angleterre ayant promis, le cas échéant, de se contenter des provinces envahies par ses armées.

La reine prévoyait tout cela et elle en ressentait une affliction profonde; car c'était une fière et noble nature. Le soir même de l'émeute suscitée par Marcel, elle s'était retirée dans son oratoire où, après avoir longtemps prié, elle donnait un libre cours à ses tristes pensées, tandis que des larmes brûlantes roulaient sur son charmant visage.

— Mon Dieu! disait-elle à demi-voix, qui donc osera me secourir en si pressant danger?

— Moi, madame, répondit aussitôt une voix jeune et bien accentuée.

Et au même instant, à la faible clarté de la lampe suspendue dans l'oratoire, elle vit un page tomber à ses genoux: c'était Gabriel.

— Vous, pauvre enfant! reprit la reine; et que pourrez-vous seul contre tous ces lâches qui m'abandonnent et se tournent contre moi?

— Ah! madame, en vous voyant pleurer ainsi, je me sens les forces de Samsôn.

— Oui, je pleure, mon ami, je pleure un époux que j'aimais, je pleure l'honneur de la France qu'il n'a pas su défendre, je pleure tous ceux que j'aime et qui bientôt auront à me pleurer eux-mêmes, car ma mort est résolue: l'infâme Marcel n'a-t-il pas dit: *mort à la reine?*

— Il l'a dit, madame, mais il ne le dira plus.

— Quoi! vous auriez osé...

— Ce soir même, cette dague que je porte lui a traversé le cœur, et c'en était fait aussi du roi de Navarre s'il n'eût pris la fuite; malheureusement il a trouvé un refuge chez les Anglais, qui sont aux portes de Paris... On doit combattre loyalement ses ennemis, mais on se débarrasse des traîtres comme on peut; voilà pourquoi le prévôt des marchands est mort, et son parti frappé de terreur; il fallait sauver la reine! Main-

tenant, madame, un bateau couvert, gardé par deux hommes sûrs, est à mes ordres, tout près de la terrasse des jardins. Au nom de Dieu, ma belle souveraine, consentez à me suivre; demain, au point du jour, nous arriverons au château du baron de Borderi, mon très-honoré père, où Votre Altesse (1) pourra attendre sans danger le moment favorable pour rentrer à Paris ou pour retourner en Espagne.

— Noble enfant! dit la reine avec enthousiasme, béni soit le sein de la mère qui te porta!...

— Venez, madame, au nom du ciel! s'écria Gabriel en se levant et en prenant la main de la reine; n'hésitez plus, je vous en conjure, car les clameurs qui se font entendre annoncent que nous n'avons pas un instant à perdre.

Jeanne dégagea doucement sa royale main de celle du page au doigt annulaire de laquelle brillait la bague qu'elle lui avait donnée en Espagne; puis elle ouvrit un coffre d'ébène, y prit une aumônière remplie d'or, puis se rapprochant de Gabriel :

— Dieu le veut, dit-elle, partons maintenant.

Quelques instants après, un léger esquif semblait voler sur la surface des eaux de la Seine, argentées de temps en temps par les rayons de la lune sortant de dessous les nuages épais qui s'accumulaient à l'horizon. La reine était assise sur un banc; à genoux près d'elle, prêtant l'oreille au moindre bruit, et la main appuyée sur la poignée de sa dague, se tenait le fidèle page, prêt à donner sa vie pour la belle souveraine dont un seul regard le faisait tressaillir de bonheur.

Tous deux étaient jeunes et beaux, ils s'aimaient peut-être... car le roi Jean était loin de Paris, et probablement plus loin encore de la pensée de Jeanne que, dans son indolente captivité, il semblait avoir complètement oubliée.

Une heure s'était ainsi écoulée, et la nacelle qui portait la reine et son jeune et vaillant compagnon continuait à descendre la Seine lorsque, sur les deux rives du fleuve apparurent tout à coup des groupes d'hommes armés dont de nombreuses torches éclairaient la marche.

C'était encore là l'œuvre du roi de Navarre,

1. Nous croyons devoir rappeler ici que les souverains ne prirent le titre de *Majesté* qu'à partir de Charles VII; jusque là ils s'étaient contentés de celui d'*Altesse*.

Charles le Mauvais, lequel, en même temps qu'il poussait de toutes ses forces le peuple de Paris à l'insurrection, fomentait la révolte dans les diverses provinces non occupées par les Anglais.

Il est vrai qu'il était, en cela, admirablement secondé par la noblesse tout entière qui ne se lassait pas d'accabler les paysans d'outrages et d'exactions, si bien que ces malheureux se soulevant en masse, se livrèrent bientôt aux plus épouvantables désordres; ils parcouraient le pays, pillant et brûlant les châteaux, égorgeant les seigneurs ou les faisant mourir dans les plus épouvantables supplices. On donna à cette révolte le nom de *Jacquerie*, parce qu'on désignait alors les paysans sous le nom de *Jacques Bonhomme*.

Or, c'était précisément un parti de ces terribles niveleurs qui, ayant appris la fuite de la reine, avait résolu de s'emparer de sa personne qui, dans tous les cas, pouvait être pour eux un précieux otage.

— Entendez-vous, Gabriel? demanda la reine tremblante.

— Oui, madame, j'entends, mais aussi je vois les tourelles du château de Borderi, et je sais que là la reine sera sauvée!

Il parlait encore lorsque des deux rives de la Seine partirent deux nuées de traits lancés sur l'embarcation. Gabriel s'affaissa sur lui-même, un de ces traits l'avait atteint en pleine poitrine.

— Gabriel, mon cher enfant, disait la reine éperdue, je veux que tu vives... Oh! oui, oui, je le veux!

Et sans prendre garde aux traits qui continuaient à pleuvoir autour d'elle, elle s'efforçait de secourir et de ranimer son brave et gentil compagnon. Sous l'influence de ces tendres soins, le page rouvrit les yeux et dirigea ses regards sur l'avant du bateau.

— Oh! ma belle reine, dit-il en levant les bras vers le ciel, sauvée, sauvée!

Puis appuyant sur ses lèvres l'anneau que lui avait donné Jeanne, il expira.

La reine, toutefois, n'était pas sauvée, mais elle devait bientôt l'être, car, instruit par son fils de ce qui se passait, le baron de Borderi avait rassemblé tous ceux de ses vassaux qui lui étaient restés fidèles. Bien armés comme ils l'étaient, ces derniers mirent aisément en fuite les hommes de

la Jacquerie, et Jeanne, en sortant de son embarcation, se trouva entourée de loyaux défenseurs ; mais le cœur de la malheureuse reine était broyé : au baron de Borderi elle ne rapportait que les restes inanimés de Gabriel, et la douleur du vieillard ne pouvait qu'agrandir celle de la reine... de l'amante peut-être !

Dès ce moment elle n'eut plus d'autre désir que de retourner en Espagne ; elle y parvint dès que les troubles de la Jacquerie furent apaisés, et lorsqu'elle y fut arrivée, disent quelques chroniqueurs, elle s'enferma dans un cloître où elle mourut longtemps après, aussi complètement oubliée des Espagnols que des Français.

### NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

Augustin Thierry a écrit quelque part : « A mesure que la lecture des vieux livres devenait pour moi plus séduisante, celle des livres nouveaux me devenait plus insupportable ; j'en vins à ne plus pouvoir lire les historiens modernes, et je les abandonnai pour les chroniques. »

Qui pourrait nous blâmer d'avoir essayé de nager quelque peu dans les eaux de l'illustre historien ? Lui-même ne s'est-il pas plu à jeter au milieu de ses éminents travaux ces vieux *lais*, où l'histoire, bien que tronquée, est plus vivante que partout ailleurs ?

Un homme de beaucoup d'esprit a dit : « La légende est *une*, et l'histoire *en est une autre* » Le mot nous semble avoir autant de portée que de justesse ; mais qui, de la légende ou de l'histoire, dira merci au juge ?

Ainsi que nous le disions en commençant ce travail, les aventures de Jean de Paris ne sont pas de l'histoire ; mais elles se rattachent intimement à l'histoire du temps où les ont placées leurs auteurs, et elles ont au moins l'avantage de faire mieux connaître les mœurs de ce temps que ne le sauraient faire la plupart des historiens.

Que le roi Jean ait été quelque peu galant et chercheur d'aventures dans sa jeunesse, c'est ce qu'il est très-permis d'admettre ; et l'on peut croire aussi qu'il ne se fit pas faute, pendant les trop rares intervalles de paix de son règne, de mystifier par toutes sortes de moyens les Anglais, qu'il détestait tout naturellement, lui qui était arrivé au

trône peu de temps après la terrible bataille de Crécy, perdue par Philippe VI de Valois, son père, et où avaient péri onze princes, trois cents chevaliers, et plus de trente mille soldats français.

A défaut des fers de lance qui manquaient, les écrivains du temps aiguës leurs plumes, et les Anglais furent bafoués en attendant qu'ils pussent être battus.

Dire précisément à quelle époque l'*histoire de Jean de Paris* fut écrite, serait à peu près impossible. Nous avons eu sous les yeux un manuscrit incomplet de cette prétendue histoire, dont le premier feuillet portait la date de 1409 ; mais, après un examen attentif, ce fragment fut reconnu apocryphe. Un autre exemplaire de cette fantaisie historique, imprimé à Lyon en 1523, existait, il y a quelques années, à la bibliothèque publique de Calais, ville qui resta sous la domination anglaise de 1347 à 1557. C'était peut-être encore une petite vengeance.

Depuis cette époque, les éditions de *Jean de Paris* se sont multipliées à l'infini. Peu d'entre elles, il faut en convenir, sont de nature à faire honneur à la typographie française ; mais peut-être ne s'en écoulent-elles que plus rapidement. Il en est pourtant quelques-unes qui sortent de la ligne ; telle est celle sortie, en 1803, des presses de Desjardins, imprimeur à Beauvais, et une autre portant le millésime de 1804, sans nom d'imprimeur.

Le sujet était trop éminemment dramatique

pour qu'on ne songeât pas à le transporter au théâtre; on en fit donc un opéra comique, qui eut un succès prodigieux, et qui, depuis près d'un demi-siècle, est resté au répertoire.

Cela prouve une fois de plus que, un peu partout, la fiction est mêlée à la vérité; mais la fiction est ici de si bonne composition, qu'il est toujours facile de la laisser de côté. Nous en donnerons pour exemples quelques sommaires des plus anciennes éditions; les voici :

« Comme le roi d'Espagne vint se jeter aux pieds du roi de France, pour lui demander secours, et comme ce dernier le fit relever inconscient...

» Comme le roi de France fit écrire aux barons d'Espagne pour qu'ils eussent à réparer sans délai le tort qu'ils avaient fait à leur roi.

» Comment le noble et puissant roi de France entra dans la ville de Ségovie, avec le roi et la reine, pour en faire telle punition qu'il appartenait...

» Comme le roi d'Angleterre s'en fut à son logis, où Jean de Paris lui envoya à souper... »

Nous en passons et des meilleurs, dont la naïveté est vraiment charmante.

Quant au texte, nous l'avons scrupuleusement examiné, épluché, comparé, colligé, collationné, etc., ce qui nous donne incontestablement le droit de lancer de nouveau Jean de Paris dans le monde, non comme un aventurier, mais comme un bon bourgeois ayant pignon sur rue depuis cinquante ans. A ce titre, Jean de Paris a droit à l'estime de tous les bourgeois du monde, et nous osons espérer qu'elle ne lui manquera pas.

FIN DE JEAN DE PARIS

## LEGENDES PARUES

— CHAQUE LÉGENDE SE VEND SÉPARÉMENT 50 CENTIMES —

- 1 La Pie voleuse
- 2 Héloïse et Abeilard
- 3 Geneviève de Paris
- 4 Robert le Diable
- 5 Cagliostro
- 6 Mandrin
- 7 Le Masque de Fer
- 8 Latude
- 9 Gaspard Hauser
- 10 Le Miracle des Roses
- 11 Louis XVII
- 12 La Dame Blanche

- 13 Nicolas Flamel
- 14 La Bergère d'Ivry
- 15 Guillaume Tell
- 16 Cartouche
- 17 Barbe Bleue
- 18 Le Parc-aux-Cerfs
- 19 Le Juif Errant
- 20 Jeanne d'Arc
- 21 Le Cid Campeador
- 22 Vêpres Siciliennes
- 23 La Méduse
- 24 Masaniello

- 25 Robert Surcouf
- 26 Jean Bart
- 27 Chien de Montargis
- 28 Le grand Albert
- 29 Le Conseil des Dix
- 30 Rabelais
- 31 Gengiskhan
- 32 Charlotte Corday
- 33 Les Templiers
- 34 Le Chevalier d'Eon
- 35 Le maréchal Fabert
- 36 Jean de Paris

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**LA SAINTE BIBLE** traduite par LE MAÎTRE DE SACY, illustrée de dessins originaux par CELESTIN NANTEUIL. Cet Ouvrage se publie de trois manières: 1° L'édition populaire en noir, à 15 cent. la livraison; — 2° Par série de 6 livraisons brochées ensemble, à 1 fr. la série; — 3° L'édition grand luxe, dessin sur papier de Chine appliqué sur papier des Vosges, à 50 cent. la livraison. — 70 livraisons en noir et sur Chine. 11 séries ont paru. — *Le premier volume édition sur Chine.* Prix: 25 fr. *Ordinaire:* 7 fr. 50 cent.

**LES FLEURS ANIMÉES** de J. J. GRANDVILLE, formant 2 beaux volumes grand in-8° de 500 pages de texte, illustrés de 52 gravures colorées en aquarelle et rehaussées d'or, publiés en 100 livraisons à 25 cent. Une, deux ou trois livraisons par semaine. — Les livraisons sont composées suivant les exigences de l'impression, mais le souscripteur recevra assurément le nombre de pages et de gravures annoncé ci-dessus. L'ouvrage est complet. — Prix: 25 fr.; relié riche, 35 fr. — Le même ouvrage, *Édition populaire:* 15 cent. la livraison; complet, 10 fr. (*Souscription permanente.*)

**LES ÉTOILES DERNIÈRE FÉERIE** de J. J. GRANDVILLE. *Souscription permanente* à 25 c. la livraison. — L'ouvrage complet est paru en 50 livraisons. — Prix: broché, 12 fr. 50 c.; relié riche, 17 fr. 50 c.

**CHANSONS NATIONALES ET POPULAIRES DE FRANCE**, recueillies et annotées par DUMERSAN et NOËL SEGUR. — *Souscription permanente* à 15 cent. la livraison. — Cet ouvrage est le chansonnier le plus complet qui existe: il contient, outre les Chansons traditionnelles, telles que *M. de la Palisse, Cadet Roussel*, etc., les chefs-d'œuvre des chansonniers les plus illustres depuis Racan et maître Adam jusqu'à Désaugiers, Beranger, Emile Debraux, G. Nadaud, Pierre Dupont et Colmanche. Il sera publié en 135 livraisons à 15 cent. qui se vendront séparément. — 135 livraisons sont en vente. L'ouvrage complet forme 2 gros volumes de 2,000 colonnes, contenant près de 1,400 chansons, 48 gravures sur acier et près de 400 gravures sur bois intercalées dans le texte. — Prix: 20 fr.; relié 30 fr. — ÉDITION DIAMANT, abrégée du même chansonnier, ornée de 16 portraits gravés sur acier. — Prix: 3 fr.; relié en mosaïque, plaque spéciale, 4 fr.

**CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, CONTES ET FABLES EN CHANSONS**, Recueillis et annotés par DUMERSAN, un beau volume grand in-8°, orné de belles gravures. — Prix, broché: 6 fr. Relié, mosaïque: 10 fr.

**LES TOQUADES** Par GAVARNI, création nouvelle et complètement inédite du Callot moderne. 15 cent. la livraison. Chaque livraison contient un dessin inédit. Complet. — Prix: 4 fr.

**LE GUIDE DU DOMESTIQUE** à l'usage du simple domestique, du valet de chambre, de la femme de chambre et de la cuisinière. — 3<sup>e</sup> édition. — Prix: 3 fr.

**HISTOIRE DE FRANCE** Par THÉODOSE BURETTE, professeur d'Histoire au Collège Stanislas, auteur des Cahiers d'histoire à l'usage des Collèges. 500 dessins par JULES DAVID, gravés par les premiers artistes. Se publiera en 360 livraisons à 5 cent., et formera 2 forts volumes de 600 pages grand in-8° sur papier jésus glacé. — Prix: 18 fr. L'ouvrage est complet. 360 livraisons ont paru.

**DICTIONNAIRE POPULAIRE NATURELLE ET DES PHÉNOMÈNES DE LA NATURE**, par J. PIZZETTA, membre des Sociétés Cuvérienne et de Zoologie, etc. Ouvrage résumant les travaux de Buffon, Linné, Réaumur, Haüy, Jussieu, Laclepède, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Elie de Beaumont, Arago, Humboldt, Flourens, etc. — 60 livraisons à 10 cent. Prix: broché, 6 fr. 50; relié, 10 fr.

**ENCYCLOPÉDIE NATIONALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS** ou *Résumé complet des Connaissances humaines*, sous la direction de MM. J.-P. HOUZÉ et LOUIS BARRE, avec plus de 1,200 gravures, 2<sup>e</sup> édition. Ouvrage couronné par la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Paris: 170 livraisons, une ou deux par semaine. — Prix: 10 cent. chaque. L'ouvrage est complet. 4 vol. — Prix: 17 fr.

**ŒUVRES DE BUFFON AVEC LA SYNONYMIE ET LA CLASSIFICATION DE BUFFON**, augmentées des observations et suppléments des plus célèbres naturalistes, mises en ordre et annotées par J. PIZZETTA, auteur du Dictionnaire populaire d'Histoire naturelle, — de la partie scientifique de l'Encyclopédie nationale, etc. — Les ŒUVRES DE BUFFON formeront 5 magnifiques volumes in-4° de 500 pages à 2 colonnes, illustrés d'au moins 500 belles gravures et divisés en 300 livraisons à 10 centimes et en fascicules de 6 livraisons sous couvertures imprimées. — Prix: 60 centimes. — Le volume broché, 6 francs. — L'ouvrage complet, 30 francs.

**DESSIN APPRIS SEUL POUR UN FRANC**, par J. DE LA ROCHE-NOIRE. — Prix: 1 franc le volume. — 1<sup>re</sup> SÉRIE: *Le Dessin*, 1<sup>re</sup> partie. — *Le Paysage*, 1<sup>re</sup> partie. — *La Peinture à l'Huile*. — 2<sup>e</sup> SÉRIE: *Le Dessin*, 2<sup>e</sup> partie. — *Le Paysage*, 2<sup>e</sup> partie. — *La Couleur et le Dessin*. — *La Peinture à l'Huile*. — 3<sup>e</sup> SÉRIE: *Le Pastel*, 1<sup>re</sup> partie. — *Le Pastel*, 2<sup>e</sup> partie. — *La Miniature*. — *Les Fleurs*.

**HISTOIRE DE LA PROSTITUTION** chez tous les peuples du monde, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, par PIERRE DUFOUR. — 6 volumes in-8°, ornés de 20 gravures sur acier. L'ouvrage complet. — Prix: 30 fr.

**HISTOIRE DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE**, par HIPPOLYTE CASTILLE, 4 vol. in-8°. — Prix: 5 fr. le volume.

**L'ART DE FUMER OU LA PIPE ET LE CIGARE**, suivi de Notes, par BARTHÉLEMY, illustré de 5 vignettes. — 3<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-12. — Prix: 1 fr. 50 c.